

Table des matières

Introduction	7
Préambule	9
I - Histoire plurielle d'Elias Sanbar	15
1- L'engagement politique.....	17
2- Articulation du 'je' de Sanbar et le 'nous' palestinien	19
3- <i>Le nous</i> des exilés.....	21
4- Le rapport intime avec la langue française	25
5- La poésie à part.....	29
6- Sanbar le traducteur-passeur	32
7- Ses vingt -ans, une polyvalence s'affirme, un style se dessine ..	35
II- L'historien Sanbar, raconte l'histoire	44
1 - <i>La Revue d'études palestiniennes</i> et les débats intellectuels	45
2-Circonstances historiques jusqu'au mandat britannique	49
3 – Priorité aux lieux saints et déni des ' <i>indigènes</i> '	50
4 - La catastrophe se met en place.....	54
5- A-t-on commis une erreur en refusant le plan du partage?.....	57
III- L'exil et la quête de visibilité	60
1 - Les premières années de l'exil palestinien.....	60
2- «invisibiliser» les Palestiniens: une fabrication perverse	61
3 - Quand Herzl invente la société des colons juifs en Palestine.....	64
4- La caution morale de l'Holocauste	66
5- La Palestine d'avant sa ruine.....	68
6 - La narration historique comme arme contre la disparition	71
7- Le juif et l'État juif, pourra-t-on encore demeurer juif diasporique? ...	73
8- 'l'État juif' à l'heure actuelle.....	75

IV- Le mouvement national palestinien face au sionisme	78
1- La résistance populaire avant 1948.....	78
2 – De la volonté du retour à la résistance armée.....	80
3- L’OLP, une réalité qui navigue face aux contraintes des régimes arabes?.....	83
4- Les Arabes perdent leurs Juifs	86
5 – Les moments forts de 1982 et 1988	88
6- « Le sionisme dans le regard du monde arabe »	90
7- ‘Les nouveaux historiens israéliens’	92
V- Historique politico-diplomatique des négociations	95
1 - Les premiers pas de la diplomatie.....	95
2 - Les contacts secrets avant la négociation.....	97
3- Les négociations de paix, comment expliquer l’échec?.....	99
4 – Les débats de l’après-Oslo.....	103
5- D’une Intifada à l’autre	105
6- L’avancée ⁰ de Taba sur la question des réfugiés.....	107
7- L’élimination ‘politique’ de Yasser Arafat	110
8- Refuser tout terrorisme.....	111
VI- La grande cause de la culture et de l’identité	112
1- Que signifie une identité en devenir?.....	113
2- La Palestine à l’Unesco, histoire d’une admission	117
VII - Sortir de l’impasse, positions des acteurs	125
1- États-Unis - Israël, éléments d’une relation particulière	125
2 - ‘Schizophrénie nationale’ et peurs des Israéliens	130
3 - Propositions palestiniennes pour sortir de l’impasse	133
4- La réconciliation est le gage véritable de toute légitimité	135
5 - La nécessité d’une médiation, le cas de l’Union européenne..	136
6- L’âne choisi comme emblème par Mahmoud Darwich	139
Bio-Bibliographie d’Elias Sanbar	140

Introduction

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs

mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani

Abdulaziz Alsebaïl

Préambule

Elias Sanbar, figure éminente de la culture arabe et francophone, est un excellent exemple de «Passeur» d'idées. Il est aussi un incitateur de liens et d'actions culturels qui a investi simultanément le champ politique et les multiples domaines de la culture.

« Dans l'encyclopédisme d'Elias Sanbar il y a quelque chose de proprement épique ou hugolien⁽¹⁾. » D'ailleurs, la majorité des journalistes qui ont eu à le présenter un jour à leur public, n'ont pas été avares d'éloges: il est, tout à la fois, écrivain pluriel, intellectuel polyvalent, chercheur historien, éditeur de superbes albums de photographies, théoricien, publiciste, ... On peut ajouter qu'il a traduit le grand poète palestinien Mahmoud Darwich, et sa traduction révèle aux dires de Darwich "un poète qui se cache". Il a également été de 1982 jusqu'en 2006 rédacteur en chef de la *Revue d'études palestiniennes* qui s'imposa durant vingt-sept ans comme un événement culturel parisien et européen.

Le Palestinien Elias Sanbar est enfin un diplomate. Il occupe depuis 2006 le poste d'Ambassadeur, observateur puis délégué permanent de la Palestine auprès de l'Unesco.

(1) Selon Farès Sassine dans http://lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=33&nid=36
46 consulté le 4/09/2019

Il est donc bien placé pour exercer ses talents de médiateur entre la culture arabe et les autres cultures. Ainsi, le militant politique de toujours se met au service de la culture et vice versa. Il s'emploie sur tous les fronts à révéler au monde l'identité plurielle et la richesse culturelle de la Palestine. Et, il devient alors le porte-parole de sa mémoire.

En réponse à la question⁽¹⁾: «*Pourquoi ne pas avoir tout simplement écrit une autobiographie ou des Mémoires...?*», Elias Sanbar de répondre qu'à ses yeux, la forme autobiographique est «inintéressante, dans la mesure où elle ne fonctionne pas comme la mémoire. Cette dernière se déroule en apparence sans ordre de séquence, comme sous l'effet de résonances, les souvenirs se faisant écho. Un élément, un épisode vous vient à l'esprit qui résonne avec un deuxième, qui ne relève ni d'une succession logique ni d'un ordre chronologique».

Pourtant la question posée n'est pas si saugrenue que ça dès lors qu'elle s'adresse à un écrivain dont les écrits comportent de nombreux éléments autobiographiques. Sa réponse n'étonne cependant pas ceux qui le connaissent de près. Car il a adopté délibérément ce choix dans la structuration d'un de ses livres: *Le bien des absents* ; et qui cherche à mieux servir «une ambition de présenter des échos dans une vie, non de raconter une vie».

(1) *De l'exil forcé à l'exil choisi*

<https://journals.openedition.org/diasporas/211?lang=en>,
consulté le 4/09/2019

Et pourtant j'ai fait mienne l'ambition de présenter Elias Sanbar.

Au moment de vouloir rédiger, j'ai été face à un questionnement: Comment présenter cet homme aux facettes aussi diverses et différentes, aussi multiple tout en étant aussi «un»? D'autant plus ardu d'en parler que, dans ses ouvrages, s'imbriquent⁽¹⁾ pêle-mêle son enfance beyrouthine, ses combats politiques, ses recherches sociologiques et historiques, les rencontres avec ses amis Gilles Deleuze, Jean-Luc Godard, Jean Genet, Mahmoud Darwich, Farouk Mardam-Bey, Jérôme Lindon, Pierre Vidal-Naquet, Ilan Halevi, Leila Shahid, Daniel Bensaïd, etc.

Gilles Deleuze, quand il voulut présenter E. Sanbar dans *Deux régimes de fous*⁽²⁾, le fit en ces termes « *il ne s'agit pas de reconstituer un quelconque livre dont Elias Sanbar aurait eu le projet* », qui insinuaient l'idée qu'un *recueil* ou un *précis* convient plus à cet écrivain fécond. Ce constat m'a convaincu qu'il me fallait exclure de passer en revue un à un ses livres-récits. Et, connaissant ses talents sur scène, j'ai choisi de procéder à visionner ses nombreuses interventions avant de lire ses livres. J'ai observé alors la même constance à l'emboîtement des idées doublé d'un

-
- (1) <https://www.monde-diplomatique.fr/2001/04/SABAH/1772>
Ce genre de construction peut ne pas être compris par un lecteur pressé. Or, Sanbar théorise ce choix. Voir chapitre consacré à sa relation passionnelle avec la langue française.
- (2) *Deux régimes de fous*, textes et entretiens 1975-1995, Gilles Deleuze, Les Editions de Minuit, Paris, 2003.

souci pédagogique qui le pousse à développer ses analyses, quand bien même quand il aborderait le même sujet. Cet aspect propre au chercheur m'a fait opter pour une méthode: amasser, trier le maximum d'«échos» produits le long de sa vie littéraire et politique, les introduire, par la suite, dans un pré-classement des thèmes qu'ils évoquent. Ainsi, les idées fortes qui s'empilaient, ont favorisé l'intégration des ajouts opérés par lui au fil du temps. Ce travail laborieux a le mérite de croiser certaines idées et d'exposer les liaisons profondes des échos parfois dispersés. Il a également l'avantage de les aborder selon un prisme différent.

Toutefois, pour faciliter la lecture de ce livre, j'ai préservé une trame chronologique implicite et un arrangement des chapitres qui couvre des traits fixes du personnage: Son enfance, l'historique de son engagement politique, le rapport intime qu'il entretient avec la langue française, le journaliste intellectuel à l'œuvre et son travail de diplomate.

Un *Recueil*, un *Précis* d'Elias Sanbar? Quelle que soit la nature de cet écrit, j'ai voulu y rassembler la substance de ses idées en les glanant dans ses extraits et ses souvenirs, puisés des revues, de ses ouvrages, de ses entretiens, de ses interventions dans des colloques.

Cela dit, cet opuscule de présentation n'a aucunement, on l'aura deviné, la prétention de se vouloir exhaustif. D'ailleurs peut-on l'être avec Elias Sanbar?

Je vous propose par conséquent, une lecture, la mienne,

qui pioche librement dans ses dires et écrits. Une lecture cependant qui a eu pour seul souci de respecter au mieux, le contenu, l'esthétique de son écriture et la richesse de son style élégant.

Hassane YEHIA

I - Histoire plurielle⁽¹⁾ d'Elias Sanbar

Né le 16 février 1947, d'un père palestinien et d'une mère libanaise, tous deux chrétiens, Elias Sanbar vient d'«une famille de petits notables» de Haïfa en Palestine, tombée le 30 avril 1948 aux mains de bandes sionistes armées.

«Enfant de quinze mois, je fus jeté dans un camion avec ma mère et déversé à la frontière libanaise.» Cet exil forcé restera une page indélébile de son histoire. Adulte, il focalisera ses recherches sur ce «trou noir» que fut l'expulsion de son peuple en 1947-1948, «quand l'État d'Israël émerge et la Palestine disparaît comme terre, comme pays, comme peuple et comme nom».

Tel père, tel fils

Son père Wadih Sanbar est militant antisioniste actif, condamné par les Ottomans, poursuivi par les Anglais, a dû à maintes reprises fuir pour se réfugier dans le Liban voisin.

(1) Ces extraits ont été librement piochés dans *Dictionnaire amoureux de la Palestine* (Plon, Paris, 2010), *Le Bien des absents* (Actes Sud, Arles, 2001) et *Notre France* (avec Farouk Mardam Bey et Edwy Plenel, Actes Sud, Arles, 2011).

Après l'installation de la famille Sanbar au Liban, Elias est inscrit, chez les Jésuites où il fait sa scolarité. De son quotidien familial, il puisait « une formidable fierté, grâce à l'ambiance à la maison aussi, qui agit comme un puissant antidote, à mon père surtout qui m'inculqua en permanence de prendre le parti des faibles, confondu chez lui avec l'amour de la justice... »

E. Sanbar a raconté, dans *Le bien des Absents*, « comment ce père décida, lorsque son neveu tomba amoureux d'une rescapée juive des camps nazis, que cette orpheline venue dans notre ville entrerait à son bras à l'église, et qu'il tiendrait la place de son père disparu. Une belle histoire qui eut un épilogue terrible, puisque cette femme, que j'appelais "ma tante", fut embarquée dans le même camion que ma mère et moi en 1948, devint une réfugiée palestinienne à Beyrouth et vécut parmi nous jusqu'à sa mort... »

Ce père présentait « un beau mélange d'engagement et de tolérance. Je me souviens encore de son discours, j'avais neuf ans et nous étions réunis autour de mon père pour écouter le président égyptien à la radio *La Voix des Arabes*... Je n'oublierai jamais ni la voix de Nasser lorsqu'il prononça les célèbres « *A l'instant où je vous parle, vos frères viennent de prendre le contrôle de la Compagnie du canal de Suez. Le canal est égyptien* », ni les secondes de silence stupéfait suivies d'une immense clameur populaire, ni les larmes de mon père ».

Il est mort de tristesse le 15 juin 1967, «lorsqu’il comprit qu’il ne reverrait plus jamais sa terre natale». Il laisse à son fils un fort message d’espoir: *‘Ne sois pas triste. Personne ne parviendra à se débarrasser de nous. La Palestine est une arête plantée dans la gorge du monde. Personne ne parviendra à l’avalier. Ne t’inquiète pas⁽¹⁾.’*

1- L’engagement politique

E. Sanbar fut fortement marqué, dès ses premiers souvenirs d’enfance⁽²⁾ «non par une conscience de la cause palestinienne, mais par un profond désarroi face à la tristesse de mon père confronté à sa nouvelle réalité d’exilé..., J’entends encore, et demeurent gravés au fond de moi ces mots, le jour où je demandais à mon père: pourquoi il aimé tant notre ville Haïfa. *‘Là-bas tout le monde me connaissait’*. Cette phrase se confondit pour moi avec le sentiment d’être étranger... J’étais dès mes premières années conscientes habité non par un sentiment d’exil à proprement parler, mais par la conviction lancinante de ne pas être à ma place... La Palestine est présente de tout temps... J’avais un engagement de cœur, existentiel, sentimental. Il devint rapidement rationnel, politique, parce que ma politisation était née d’événements qui se déroule hors de la Palestine.

(1) Dans *Le bien des absents*, op. cit.

(2) Ces extraits ont été librement piochés dans le *Dictionnaire amoureux de la Palestine*, *Le bien des absents* et *Notre France*, op.cit.

J'ai commencé par l'Algérie, ensuite ce furent le Viêtnam, Cuba, les révolutions en Amérique latine... J'ai découvert la Palestine après un voyage par le monde avec le marxisme dans mes bagages... »

Quand Sanbar avait 20 ans, arrive «la défaite de juin 1967 (qui) fut une terrible déception pour les Arabes, pour leurs jeunesses notamment. Nous avions 21 ans et nous eûmes en quelques jours, le sentiment que nous n'avions plus d'avenir... La défaite s'est confondue avec la disparition de l'homme que j'aimais le plus au monde... (celle) de mon conteur personnel d'histoires qui m'avais transmis tout à la fois son amour de sa terre et son éthique de toujours de prendre le parti des faibles, son patriotisme... »

On peut dire que les deux années 1967-1968 ont été déterminante pour la vie du jeune Sanbar. « Des événements extraordinaires allaient nous sortir de l'ambiance de la défaite. Lorsqu'au mois de mai 1968, neuf mois après la débâcle, une bataille met aux prises combattants palestiniens et troupes israéliennes à Karamé, petit hameau de la rive orientale du Jourdain. La résistance avait été palestinienne, mais la victoire fut arabe qui souleva, comme une immense clameur silencieuse, la joie sourde de millions d'Arabes... Nous avons par centaines de milliers marché derrière leurs dépouilles, pleurant et criant notre fierté qui nous avait été rendue par quelques centaines de jeunes gens. Plus, l'armée israélienne ayant, en se retirant, abandonné plusieurs chars

et véhicules, les photographies de ces trophées à la une des journaux, se substituaient à celles des longues colonnes de chars arabes détruits par Israël... »

‘*Nous avons instauré un temps révolutionnaire*’ disaient les porte-parole de la Résistance... «Ils ont annoncé qu’ils feraient désormais révolution tout comme l’on dit qu’il fera beau... Avec des milliers d’autres jeunes de ma génération, je m’engouffre dans le mouvement... » L’engagement politique de Sanbar devient vite une passion née dans le nationalisme avant de se muer en un militantisme pour le droit du peuple palestinien.

2- Articulation du “je” de Sanbar et le “nous” palestinien

L’histoire du *je* individuel de Sanbar se conjugue avec l’histoire de son peuple. Expulsés, lui et son peuple le sont pratiquement en même temps, en 1947-1948. Mais alors qu’Elias, a eu la chance d’appartenir à un milieu aisé et d’avoir eu un foyer familial exemplaire, son peuple-eut à subir la douleur de l’exil, la négation de son existence et la vie sous l’occupation.

A ses vingt ans, Elias, fort d’un bagage intellectuel, épouse la cause de la Palestine. Sa joie est à son comble au premier jour de la guerre de juin 1967, quand il entend à la radio *La Voix des Arabes* les communiqués de victoire. Aussi, « chez les Palestiniens, l’optimisme atteignait des

sommets: ça y est, nous rentrons à la maison... Cela donne une idée de la stupéfaction générale quelques jours plus tard, lorsqu'arrivèrent les nouvelles de la défaite cuisante des armées arabes et de l'occupation de la Cisjordanie, de Gaza, du Golan syrien et du Sinaï égyptien. La tragédie fut littéralement dévastatrice pour ma génération, l'avenir nous semblait aboli... »

La communion entre *je* et *nous* est omniprésente, pour le meilleur, et pour le pire. Après la bataille de Karamé «ma génération venait de retrouver son horizon...» Puis s'est opéré un jeu de déplacement continu entre le *je* d'Elias, de ses amis et proches d'un côté, et de sa patrie de l'autre.

Au niveau littéraire, cette énième enallage entre le *je* individuel et le *nous* de l'histoire collective, ce *métissage*⁽¹⁾, comme il écrit, «est surtout ludique... Beaucoup de textes intéressants abordent les choses de cette manière... ».

Mais «Au début des années 1980, j'ai osé passer du *nous* au *je*. Toute une génération pensait que 'je' étais inapte à la *défense de notre cause*. Nous étions dans un combat collectif, et il ne fallait pas du tout perdre son temps dans des histoires individuelles, *qui ne servaient pas la cause...* »

(1) Interview

<https://journals.openedition.org/diasporas/211?lang=en>,
consulté le 04/08/2019

E. Sanbar revient sur ce sujet⁽¹⁾: « J'ai été de tout temps sensible à une autre façon de raconter, confondue à mes yeux avec une façon d'être... j'ai découvert graduellement qui j'étais, lorsque j'ai trouvé les mots pour dire ma façon d'être... Je dois à la grande amitié avec Gilles Deleuze d'avoir trouvé les mots, mes mots, pour le dire, me le dire». Et, d'ajouter⁽²⁾: « Si mon ton est *personnel*, si j'use parfois du *je* à la place du *nous*, si je mêle le privé au public, le souvenir à l'analyse, mon propre vécu aux faits, c'est que je fais mienne cette réponse de Gilles Deleuze qui, critiqué pour l'usage particulier de son *je*, affirmait: *C'est Nietzsche qui m'a sorti de tout ça... Il vous donne un goût pervers, le goût pour chacun de dire des choses simples en son propre nom, de parler par affects, intensités, expériences, expérimentations... Un individu acquiert un véritable nom propre, à l'issue du plus sévère de "dépersonnalisation", quand il s'ouvre aux multiplicités qui le traversent de part en part, aux intensités qui le parcourent ».*

3- Le nous des exilés

Aux yeux de Sanbar la Palestine est perçue comme *un trou noir*... Car, «ce que vivent les Palestiniens de 1948 n'est pas une occupation, mais une disparition... c'est parce qu'on est sur ce registre, que va se mettre en place

(1) *Notre France, op.cit.*

(2) *Dictionnaire amoureux de la Palestine, op. cit.*

tout un mécanisme de sauvegarde et de reconstitution systématique des lieux, dans la mémoire, dans le discours et même dans l'espace, à travers leur reproduction. Les camps de réfugiés se sont ainsi spontanément organisés, dans leur topographie même, en fonction du paysage disparu. Tel camp représente une parcelle de la Galilée, tel autre la région de Tibériade. Les quartiers reproduisent la structure des villages...

L'exil a armé les Palestiniens «d'un mode de perception fait tout à la fois d'éphémère, de mouvement et de la conviction de posséder une inaltérable identité... Nous vivons dans l'entre-deux en permanence⁽¹⁾: par exemple, la perte et des retrouvailles ; puis, non pas tout à fait dans la perte, parce qu'on se battait, mais pas encore dans les retrouvailles... Nous étions enfermés dans notre condition d'exilés... Je n'avais pas le droit de dire que j'aimais la littérature, la poésie, la musique... »

Mais, loin de considérer l'exil uniquement sous l'angle de la perte, de la souffrance, E. Sanbar croit que «la force de l'exil, c'est quand, précisément, les exilés ne tiennent plus en place... L'exil peut être une ouverture sur le

(1) Voir la Rencontre-débat du 9 mars 2017, *Territoire, mémoire, projections*; le *nous* ici n'inclut pas sa propre personne et ses semblables qui vivent en harmonie et sans conflit, les deux identités.
<https://www.youtube.com/watch?v=SCEoRBqxm0A>, consulté le 04/08/2019

monde, à condition de ne pas se laisser emprisonner par la nostalgie et la douleur de la perte... Je peux dire aujourd'hui modestement, que je suis quelque part un déplacé privilégié, affirmer sans emphase que l'exil a été généreux avec moi. Mahmoud Darwich disait: '*tu sais l'exil a été généreux avec toi et moi*': c'est vrai, mais il ne l'a pas été avec des centaines de milliers de personnes qui sont encore dans le bannissement, dans la négation d'existence, et dans des conditions matérielles très difficiles, cependant que beaucoup de gens ordinaires se sont construits dans des exils. Là où, "Ils ont puisé leur savoir, leur conscience, leurs désirs, leur mémoire". »

Le poète Mahmoud Darwich répétait tout le temps qu'« *au bout du compte, le seul exil, c'est celui que l'on porte en soi, l'exil intérieur de l'homme signe de son humanité* ». Il disait aussi: '*arrêtez d'imaginer que chaque jour où nous nous réveillons, nous pensons à l'occupation*'.

Les figures identitaires des Palestiniens

La question de l'identité⁽¹⁾ palestinienne au singulier comme au pluriel est un des thèmes sur lequel Sanbar revient souvent dans ses recherches. Son livre *Figures du Palestinien*⁽²⁾, aborde sous l'angle de l'anthropologie

-
- (1) Concernant la question de l'identité culturelle des Palestiniens, voir plus loin.
 - (2) Résumé libre, *Figures du Palestinien : identité des origines, identité de devenir*, Gallimard, Paris, 2004.

historique qui fournit les clés fondamentales pour comprendre la particularité ‘‘palestinienne’’ :

Du temps de l’Empire ottoman, les Palestiniens ont une première figure identitaire: *les Gens de la terre sainte*. Du temps du Mandat britannique ce sont les *Arabes de Palestine*. Après l’expulsion de 1948, ce sont des exilés, des *absents* de la scène.

Les Arabes de Palestine, devenus les *exilés* de Palestine, ont développé « un rapport à l’histoire, évoluant en pure nostalgie, aurait peut-être permis que les *Absents* se dissolvent dans les pays arabes voisins. Mais le rapport à la terre exilée dont on enseigne les paysages originaires aux nouvelles générations, explique la survie contre les vents de l’histoire et les marées des guerres et nourrissent l’idée du retour... En Palestine, on est dans une réalité, forgée dans la durée, qui fait que les enfants du lieu, tout en appartenant chacun à une religion, s’estiment dépositaires, à travers le lieu, de tout ce qui s’y est passé... Les fêtes religieuses palestiniennes sont toutes mélangées... Chez les Palestiniens, le colonialisme et l’exil ont sécrété du multilinguisme⁽¹⁾. »

Ainsi, la dispersion dans le monde des réfugiés en quête de papiers de travail, de savoir et de diplômes pour s’arracher à leurs difficultés matérielles... C’est l’une des clés principales du multilinguisme des Palestiniens. C’est

(1) *Notre France*, op.cit.

vrai que la nature particulière de la terre sainte les y avait également, bien avant l'exil, préparés. Des dizaines de missions religieuses venues des quatre coins du monde s'étaient installées en Terre sainte, y avaient développé l'enseignement de leurs langues respectives dans les villes et de très nombreux villages. Ainsi le russe, l'allemand, le français, l'italien, l'anglais, le grec étant déjà pratiqués en Palestine. »

4- Le rapport intime avec la langue française⁽¹⁾

Le rapport qu'entretient E. Sanbar avec la langue française mérite qu'on s'y attarde. Sa passion pour elle «n'est pas née d'une quelconque curiosité pour les langues», mais d'un amour de la littérature et qui comble sa curiosité «de découvrir toutes les histoires». Car il fut le fils «d'un extraordinaire conteur qui très tôt m'a raconté, quotidiennement, des histoires, des vraies, non des contes pour enfants... je connaissais l'histoire de Saladin, celle de Dâhis et d'al-Ghabra – une épopée mettant aux prises deux tribus de l'Arabie dont les *champions* sont un cheval et une jument – des *Trois mousquetaires*, des *Misérables*... bien avant d'avoir commencé à les lire » ...

(1) Trois sources ont été retenues pour ce chapitre : *Dictionnaire amoureux de la Palestine*; *Le bien des absents* et *Notre France*, op.cit.

4.1- Naissance d'une passion

« J'ai trois ans... Nous sommes en classe et on nous enseigna durant la matinée le A de l'alphabet français, avant d'attaquer l'après-midi, le *Alif* arabe. Je me souviens encore comment, littéralement ébloui, je décidai que j'allais conquérir le A, vu que le *Alif* était déjà mien... J'eus le sentiment de vouloir prendre, pas seulement apprendre, de vouloir séduire cette langue inconnue. Ma passion de la littérature est née, confuse, ce jour-là... Elle déboucha bientôt sur une folie, celle de l'accumulation de livres... Je devais avoir sept à huit ans... j'utilisais la moitié de mon argent de poche pour m'abonner à une sorte de club de lecture où l'on pouvait emprunter les romans par quatre... sauf qu'au bout du premier mois, le libraire m'accueillit avec ces mots: *Toi, c'est non, tu ne peux plus t'abonner, car tu lis trop et trop vite... Ce n'est pas rentable* ».

4.2 Être un écrivain et passion des livres

A l'adolescence, Elias reçut un cadeau, l'*Anthologie thématique de la poésie française* de Max-Pol Fouchet. «Un beau livre alternant poèmes et reproductions de tableaux avec le *Nu bleu* de Matisse en couverture. J'apprends un jour que Max-Pol Fouchet donnera une conférence sur la poésie à Beyrouth. J'y vais avec mon livre. La conférence tout en musiques, senteurs et parfums est brillante et tourne autour de Baudelaire. Comblé, je m'approche de l'auteur

pour faire dédicacer mon exemplaire. Il me dit: ‘*Comment vous appelez-vous?*’ je lui dis mes prénom et nom. Alors, tout en dédicaçant l’ouvrage, il me dit: ‘*Si vous devenez un jour écrivain, ne prenez pas de pseudonyme, vous avez un beau nom.*’ Ça m’a quasiment convaincu, j’y ai vu comme un signe que je serai un jour écrivain ».

Les librairies de Beyrouth furent un lieu idéal pour la quête des livres. «Je me souviens par exemple d’avoir acheté les œuvres complètes du Marquis de Sade dans l’édition de Pauvert, non dans une librairie mais sur un trottoir sur lequel un jeune Arménien amoureux de livres... exposait son fonds à même le sol...

Je suis depuis l’enfance un lecteur affamé de littérature et de poésie, mais j’ai mis du temps à oser me dire ce que je savais au plus profond de moi, que le romanesque était supérieur à l’essai. Qu’ils disaient infiniment plus de choses que les essais les plus pointus. La littérature est, c’est indéniable, plus efficace. Et la poésie? plus que tout ! »...

Cette soif de lecture a débouché sur une volonté de conquête, puis se transformée en une passion amoureuse. Ainsi, une image va lui coller à la peau, celle d’un « lecteur maladif ... doublé d’un curieux pathologique ... ». Il y a là un registre relevant avant tout du plaisir, de ‘la jouissance littéraire’. «On imagine dès lors ma douleur lorsque les soldats israéliens, en 1982, mirent le feu à Beyrouth, à ma bibliothèque de près de sept mille ouvrages. »

Après un premier voyage en France qui naissait d'un désir puissant de se frotter à la culture française et « de connaître le pays d'où "venaient" ces mêmes livres »... E. Sanbar s'installa à Paris en 1969 pour y suivre ses cours de doctorat. A ses yeux, « la France est une librairie et des livres ». Il était heureux de vivre pleinement la vie culturelle parisienne dans laquelle il était déjà à l'aise⁽¹⁾. « Mon bilinguisme a commencé dès l'âge de deux ans. Je n'ai pas eu l'impression de sortir d'une langue pour être encerclé par une autre. Je n'ai pas eu besoin de me justifier d'une trahison éventuelle que j'aurais commise par rapport à ma langue maternelle d'origine. »

Le jeune militant, déjà membre de la résistance palestinienne, arrive dans le Paris de son rêve. Il repère, dès le premier jour, la librairie Maspero située à quelques mètres de son hôtel de passage. Là, il rencontre au lendemain de son arrivée, Farouk Mardam-Bey un camarade syrien résistant, avec qui il va partager une amitié qui traversera le temps et qui est « née à partir de notre passion pour les livres ».

Dans un de leurs livres en commun, *Notre France*, E. Sanbar souligne sa « conviction, bien ancrée, qu'il y avait là un pays avec lequel nous étions en osmose, la France de la Révolution et de la littérature, et une autre avec laquelle nous étions des fois fâchés à cause de sa politique coloniale. »

(1) <https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cdLqjgz/rbaMo6>, consulté le 04/08/2019

Enfin Sanbar n'a pas l'angoisse de la page blanche. « Je me souviens d'une rencontre d'écrivains où j'avais subi quatre heures de réflexions sur l'angoisse de la page blanche. Elle doit exister, mais en faire le ressort unique et exclusif de l'écriture, c'est quand même un peu court. Je n'ai pas cette angoisse-là, j'ai d'autres inquiétudes, l'obsession de la contraction, par exemple. C'est l'effet Jean Racine, Jean Genet me l'a enseigné plus tard. »

Un modèle d'écriture semble l'attirer. Celui qui a été formulé par un certain Abû Hayyân al-Tawhîdî⁽¹⁾: *‘la plus belle parole est celle qui se situe entre une poésie qui ressemble à la prose et une prose qui ressemble à la poésie’*.

5- La poésie à part

La poésie a occupé une place importante dans la vie d'Elias Sanbar. Elle lui a toujours marqué sa vision des choses et de sa façon de résister. Il est impressionné par la capacité que l'on dit visionnaire chez les poètes. Pour eux, « l'avenir relève du présent immédiat, car le temps est toujours aboli dans le poème. N'est-ce pas

la poésie est un art de la contraction. «C'est le don magique des grands poètes. Je n'ai pas écrit des poèmes, mais, traduisant Mahmoud Darwich, j'ai compris que cet

(1) Philosophe et un des grands prosateurs de l'Arabe classique ayant vécu au X^e et XI^e siècles.

art de la contraction est sublime... «Les poètes ont cet immense avantage sur les politiciens de ne pas avoir besoin d’imaginer l’avenir: il est déjà là. C’est en ce sens que je disais que la poésie est une forme supérieure non de *la* mais *du* politique »

Les grands poètes expriment parfois de troublantes fulgurances. «Ce don qui est le leur est contraire de la prophétie... Tout est dit, tout doit être dit, dans l’espace réduit du vers. C’est de cela que surgit, non point la prophétie, mais l’expression de l’essentiel. » L’idée que

le poème constitue la forme la plus accomplie de l’écriture «est développée dans un très beau texte de mon grand ami, Gilles Deleuze » qui a touché à tant de registres, chers à E. Sanbar: philosophie, Nietzsche, Spinoza, littérature, cinéma.

Mais, le poème “*ne pouvait qu’être dit*” affirmait le père d’Elias. « Mon père connaissait par cœur des milliers de vers arabes et des centaines de vers de Hugo, qui, à la maison, siégeait au sommet du Panthéon aux côtés de nombre d’autres poètes arabes menés par l’immense Mutanabbi⁽¹⁾... »

De la rencontre avec la poésie, Elias a gardé un goût démesuré pour la musique et le chant... J’ai encore à l’oreille le timbre de la voix de mon père lorsqu’il déclamaient ses poèmes favoris... Comme si la lecture des

(1) *Notre France*, op.cit.

poèmes se fait aussi avec les oreilles. Cette sensibilité par l'oreille va jusqu'à aimer écouter déclamer des poèmes, dans des langues que je ne comprends pas... »

La musicalité d'un poème est la première des aunes auxquelles E. Sanbar apprécie ou non une œuvre: *“il faut que ça chante”*, le reste suit. Il partage cette vision avec son ami le poète Mahmoud Darwich. « L'adhésion du public à sa poésie découlait pour grande part de la musique de ses poèmes... Ils vous dispensent une véritable ivresse lorsque vous l'entendez... Darwich en était très conscient, et tenait avant toute chose à ce que son poème soit d'une parfaite musicalité... Cela explique que lorsqu'il travaillait à un recueil... il était totalement pris, obsédé par la musique du poème en cours, ce qui ne laissait place à aucune autre... D'ailleurs, sa prose chante aussi. Il disait à ce propos: *« C'est plus fort que moi. La rime sort sans que je la cherche. »*

Elias Sanbar se souvient d'une scène d'amitié lors d'une soirée à la Maison de la poésie, à Paris. « Il allait lire *Trêve avec les Mongols devant la forêt des chênes*, et je devais en lire ma traduction... Nous fîmes une lecture alternative... Il lirait un couplet en arabe, je lirais le même en français, et ainsi de suite... Rapidement, les deux langues entamèrent comme une surprenante fusion, et à un moment donné, Mahmoud, qui connaissait peu le français, se pencha à mon oreille et me chuchota: *« j'entends mon poème. »* Ce

qui me bouleversa et me mit au comble de la joie, car il venait en réalité d'entendre *sa* musique. »

Plus généralement, le poète Darwich avait un don quand il clamait ses poèmes. «C'était un très grand chanteur. Il a écrit des chants épiques et des chansons qui étaient des petites pièces ciselées. Parfois il croise les deux registres... Quand il a commencé à voir mes traductions et bien qu'il ne connût pas le français, Darwich était convaincu que j'écrivais des poèmes en cachette. Je lui répondais, j'aurais aimé pouvoir le faire et, si je l'avais fait, je m'en serais vanté. Hélas! cette grâce ne m'a pas été donnée... Il m'avait ajouté: *''Ce n'est pas possible. Pour me traduire comme tu le fais, tu dois certainement écrire des poèmes''* ...

Et, dans l'introduction qu'il a faite pour *l'Anthologie*⁽¹⁾, il y a une belle page qui m'a, non pas fait honte, mais gêné, où Il écrit en substance: *''mon traducteur est le deuxième poète de mon poème''*.

Je pense que je n'aurais pas pu faire ce voyage, cette circulation entre les deux langues, s'il n'y avait chez moi, fondamentalement, un goût très fort pour la poésie... »

6- Sanbar le traducteur-passeur

La traduction accompagne la vie d'écrivain d'Elias Sanbar. Mais quand on dit traductions dans son cas, il faut

(1) Mahmoud Darwich, *La terre nous est étroite et autres poèmes*. Traduit par Elias Sanbar, Gallimard, Paris, 2000.

comprendre toutes sortes de traductions, autant des livres d'histoire comme celui de Walid Khalidi, *L'histoire véridique de la conquête de la Palestine* (hors-série de la *Revue d'études palestiniennes*); une vingtaine de documents, articles politiques et littéraires dans la *Revue d'études palestiniennes*; et à partir du recueil *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude* tous les autres recueils de Mahmoud Darwich.

C'est Sanbar et son autre ami de toujours Farouk Mardam-Bey qui ont fait connaître le poète Darwich au public français.

Toutefois, bien que E. Sanbar maîtrise très bien trois langues, il préfère traduire de l'arabe vers le français.

Témoignant de la traduction des poèmes de M. Darwich, le critique littéraire et traducteur Kadhim Jihad Hassan, qui est aussi poète, et partant du principe que « *le traducteur n'est pas un passeur du sens des mots mais l'auteur de leur trame de relations nouvelles. Et il n'est pas le peintre de la partie éclairée du sens, mais le guetteur de l'ombre et de ce qu'elle suggère*⁽¹⁾ » estime que le recueil de Darwich *La terre nous est étroite*⁽²⁾ a été « *efficacement* » traduit par Sanbar. Car, « *c'est une identité de blessure, un vécu inscrit à même la chair, qui réside à l'origine d'une telle réussite*

(1) La *Revue d'études palestiniennes* N° 93

(2) Compte rendu du recueil dans la *Revue d'études palestiniennes*

des traductions faites par le même traducteur à partir de la poésie du même poète ».

La question de traduire Mahmoud Darwich pour E. Sanbar remonte à très loin dans sa vie sans qu'il le sache, car, comme il écrit, tous deux ont été happés par un « trou noir»: «J'ai connu M. Darwich avant de commencer de le lire, j'ai entendu de lui qu'il fait partie d'un groupe venant... de la noyade de la terre natale... , et notre remplacement par ceux qui se prétendaient entrer récupérer leur chez eux, au terme d'une absence deux fois millénaire. C'était en 1967... C'est une histoire d'amitié et une histoire de résonnances... un peu mystérieuse... Là, a commencé un compagnonnage intellectuel sensuel et une complicité très forte entre lui et moi ». (*La Revue Europe*, numéro consacré à M. Darwich⁽¹⁾).

Le plus grand poète palestinien , mais pas seulement palestinien, et pas seulement simple poète mais poète militant⁽²⁾: « Les poèmes qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier sont ceux qu'il a composés, dès les années 1960, des textes militants: *Carte d'identité, Écriture à la lueur du fusil...* Mais, avec le temps, Darwich a appris à se méfier des poèmes slogans. Il préfère célébrer l'amour, la mer ou l'odeur du champ de Galilée...

(1) N° 1053-1054, Paris, janvier-février 2017.

(2) <https://www.youtube.com/watch?v=x7gdOaqG8xg>, consulté le 04/08/2019

Sa poésie est charnelle, sensuelle traversée de fulgurances abstraites. Elle est de très grand niveau et amenait les foules à son poème, non son poème aux foules. On le désigne comme ‘le poète de la Palestine’». Comment pourrait-il en être autrement, quand son histoire individuelle ainsi que celle de son déracinement se confondent avec celles du peuple palestinien? D’ailleurs, il disait «C’est seulement lorsque la Palestine sera libre qu’il pourra se libérer de la Palestine.» Il reprendra cette idée deux ou trois fois, sous des formes différentes, dans son recueil *État de siège...*

7- Ses vingt -ans, une polyvalence s’affirme, un style se dessine

A Paris en 1969, «Cette année fut magique parce que Mai 68 se prolongeait, que je découvrais Paris...C’était les années étudiantes. La fac, la politique, les films... Il m’arrivait d’en voir deux ou trois par jour, et bien entendu les livres. Cette année-là... Mes retrouvailles avec mes mots coïncideront avec la découverte des mouvements révolutionnaires qui traversent la planète...»

Deux ans après, «je rentre à Beyrouth en juillet 1971, enseigne à l’Université libanaise... et travaille à l’Institut des études palestiniennes. La Résistance palestinienne est alors engagée dans les dernières batailles contre la monarchie jordanienne... Cet épilogue sera suivi d’une crise interne du mouvement de la résistance, confronté tant à ses erreurs

qu'à la grande question de savoir comment continuer la lutte, après la perte des bases de Jordanie, le développement comme jamais auparavant des bases de fedayin dans le sud du Liban, les assassinats des dirigeants historiques du Fath, la guerre d'octobre 1973, le discours d'Arafat à l'ONU, la guerre civile libanaise ensuite dans laquelle les Palestiniens s'engouffreront...

Je réussis malgré tout à associer activisme politique au quotidien, *et travaux de recherche...* »

Mais l'année 1978 tourne rapidement « au cauchemar » sur le plan personnel, E. Sanbar verra tomber au combat ou sous les bombardements un nombre impressionnant de mes amis les plus proches. «C'est une hécatombe qui survient autour de moi, et je sombre rapidement dans une dépression lourde... Très inquiet pour moi, mon frère me persuade de repartir à Paris 'pour finir mon livre'. J'accepte avec soulagement tant je vais mal, tant Beyrouth me devient inhospitalière. Je ne me réconcilierai vraiment avec la ville, d'ailleurs, qu'à la mort de ma mère en 1993 ; elle était libanaise et ce n'est qu'à son départ que je réalisai comme j'aimais aussi son pays. »

Venu en France, il se trouve sur une scène dont le français est *la* langue... « Sa culture et ses auteurs vont *sonner, résonner*. A Paris, je me lançais dans la rédaction de mon premier livre avec un puissant sentiment de liberté, celui d'être parvenu à détenir plusieurs lieux, plusieurs

territoires, ceux de ma mère, de mon père, celui de l'accueil nouveau. Comme le sentiment d'être de deux lieux, d'être, non point à la frontière entre deux mondes, mais d'être moi-même *une* frontière. »

7.1 La passion de la philosophie et de l'amitié⁽¹⁾

E. Sanbar va naviguer entre plusieurs frontières, entre la philosophie qu'il découvre et l'histoire son métier, entre l'histoire et la littérature sa passion. « la philosophie constitue un territoire de fusion de *tout*. Elle permet à *l'engagé* dans la politique de faire quelques pas de côté, et de réfléchir sur sa propre action, d'être et dans l'action et dans le recul par rapport à l'action. Je pense que si on ne le fait pas en politique, on se perd... C'est avec Gilles Deleuze⁽²⁾ que j'ai appris la quintessence du mouvement, des lignes, qui sont en permanence en circulation dans le monde ; le fait que nous étions également des vecteurs, non pas simplement des êtres figés ; le fait qu'il n'y avait pas des débuts aux choses... »

(1) Extraits de plusieurs sources, notamment *Notre France op. cit.* Elias Sanbar évoque, outre ses amis intimes, beaucoup de noms d'intellectuels, écrivains et hommes de l'art.

(2) Un philosophe (1925-1995) qui était une figure emblématique de la pensée des années 1970-1980. Il ouvre le champ de la philosophie en la croisant à d'autres disciplines : la langue, l'architecture, arts plastiques... Pour lui philosopher, c'est usiner les concepts...

Il a connu Gilles Deleuze par l'intermédiaire de Félix Guattari⁽¹⁾ qui était très engagé sur la Palestine. « Gilles a inventé avec Guattari un concept *qu'il fallait faire raison et qu'il ne fallait pas faire racine...* Il m'a fait découvrir Spinoza... Après la lecture de *Rhizomes*, après celle de Nietzsche et de *l'Anti-Œdipe*, j'eus la conviction que ce texte avait été écrit pour moi⁽²⁾, pour nous les enfants d'un peuple chassé de sa terre, et qui s'étaient retrouvés très vite, à l'étroit dans toutes les terres... Les dernières phrases de *Rhizomes* furent et demeurent pour moi comme une première faille dans les murailles, une faille et une ouverture tout à la fois, grâce auxquelles je parvins à mettre des mots, sur le désir qui en permanence, me poussait à tenter chevaucher des lignes d'échappées... »

Un jour, Deleuze, parlant de "l'être de gauche", « me dit que cela relevait de la capacité d'être tout à la fois des deux côtés des murs, de la capacité d'être dans deux '*dedans*', le sien et celui des autres. J'y vois plus qu'une bonne façon d'aborder la politique: une philosophie de vie... C'était une découverte fondamentale pour moi, les discussions qui m'ont amené à un ouvrage sur l'identité et les figures du Palestinien⁽³⁾ ».

(1) Un psychanalyste et philosophe (1930-1992)

(2) <https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cdLqjgz/rbaMo6>, consulté le 04/08/2019

(3) *Figures du Palestinien : identité des origines, identité de devenir*, op. cit.

Lors de l'hommage⁽¹⁾ consacré à Deleuze, Sanbar a rappelé un souvenir d'enfance: «Ce que je ne savais pas c'est que les tramways de Beyrouth me préparaient à une règle qui me devint plus tard essentielle: Prendre les "trains" en marche. Monter après leur départ, mais surtout en sauter avant qu'ils ne s'arrêtent... Vivre comme un être fait de multiplicités, dessiner des trajets... Pour conclure: Gilles est descendu avant l'arrêt. »

Tous ses amis l'ont marqué... « Pour paraphraser Jean Genet⁽²⁾ parlant des Palestiniens, *je dirais que mes amis m'ont aidé à vivre...* Nos amis sont en fait notre vrai pays... l'amitié relève d'une sorte de miracle de la séduction, qu'elle naît de façon indéfinissable...

Avec Jean-Luc Godard⁽³⁾, c'est plus qu'une rencontre, c'est une retrouvaille⁽⁴⁾, c'est un peintre qui travaille l'image comme de la matière, faisant surgir des idées, des images de pensée, à partir de ces fragments, de ce collage... Quand Jean-Luc dirigeait des tournages... La scène était préparée, la caméra placée, j'étais derrière avec la petite équipe, tout

(1) *Gilles Deleuze, l'ami*, préface du N°6 hiver 1996 de *la Revue d'études palestiniennes*.

(2) *La Revue d'études palestiniennes*, dans la préface de son n° 20, Sanbar qualifie le grand écrivain Jean Genet de «plus grand ami des Palestiniens en Occident ».

(3) Jean Luc Godard, cinéaste, écrivain et théoricien du cinéma

(4) <http://www.mucem.org/programme/jean-luc-godard-elias-sanbar-suivi-de-ici-et-ailleurs>, consulté le 04/08/2019

est prêt pour filmer ; Godard arrivait à la dernière seconde, il déplaçait de quelques centimètres son objectif, on ne voyait plus la même chose pourtant rien n'avais bougé. C'est un peu comme si tu changes l'angle du regard et que tu vois tout à coup des choses que tu ne voyais pas de ta place précédente... »

7.2 Le rodage du style

Dans la quête de son style personnel, ce mode imprévu de l'usage des règles d'une langue qui est celui qui caractérise tout grand auteur, Sanbar a lu, écouté, rencontré des intellectuels et philosophes qui ont inspiré sa manière de voir le monde, de réfléchir politiquement au sens le plus noble. Chez lui se sont imbriqués les échos de sa relation avec la langue française et l'amour de sa vie: la Palestine. De leurs liaisons souterraines jaillissaient certaines "fulgurances" au niveau du style d'écriture et des "retrouvailles" intellectuelles. Son style se diversifie, s'adapte à son objet et aux circonstances. Edwy Plenel détecte dans son récit un découpage se rapprochant du montage d'un film. D'ailleurs, Sanbar ne cache pas son amour pour le cinéma. Il a également participé à des films⁽¹⁾. Son expérience de

(1) Elias Sanbar a participé à trois films avec Jean-Luc Godard, *Ici et Ailleurs*, 1974, *Notre musique*, 2004, *Film socialisme* (2010) ainsi qu'à deux films de Simone Bitton, *Palestine*, *Histoire d'une terre* (1997) et *Mahmoud Darwich, et la terre comme la langue* (1998).

rédacteur en chef à *La Revue d'études palestiniennes* lui a offert l'occasion de pratiquer toute sorte d'écritures journalistiques. La traduction a affiné son verbe. Le théâtre⁽¹⁾ a affiné son imagination. L'immense écrivain et poète Jean Genet, le grand poète Mahmoud Darwich et d'autres auteurs lui ont fait comprendre «ce qu'était de porter la langue vers de nouveaux horizons... Vers ses derniers retranchements afin qu'elle invente du nouveau.» Sanbar se souvient d'une belle leçon d'écriture que lui a donné Jean Genet «quand il m'a raconté comment un jour, alors que l'armée israélienne menaçait d'entrer dans l'appartement beyrouthin où il se trouvait en 1982, lors des massacres de Sabra et Chatila, il avait déchiré toutes ses notes prises la veille. J'avais alors crié: Jean, tu es fou, comment as-tu pu déchirer tes notes? Il m'avait répondu: *'Tu sais, si on ne se souvient pas de ses notes, c'est que ça ne valait pas la peine d'être écrit.'* »

Les expériences d'écriture d'E. Sanbar ont fini par nous livrer des textes généreux d'informations et de sens. Le flux de ses propos s'écoule avec souplesse, mais reste sous contrôle comme pour «doser la charge émotionnelle, s'arrêter avant que le trop plein devienne le frère de l'excès inutile».

Enfin Sanbar a beaucoup de choses à dire en même temps.

(1) Sanbar a collaboré à des spectacles d'art dramatique: *Une saison en poésie*, Direction Alain Milianti, janvier-mai 2006, et *Ali Baba*, mise en scène de Macha Makeïeff, mars 2013.

Alors il navigue entre le complet et le contracté, entre la pédagogie et le fluide pour un atterrissage toujours précis et conciliant souvent accompagné d'une pincée d'humour.

7.3 Elias Sanbar, un conteur-*“Hakawati”* de la cause palestinienne

Lors d'une interview⁽¹⁾, Elias Sanbar explique la tradition des conteurs du monde arabe, *les Hakawâtis*. «C'est un rituel de café, de plus en plus rare dans les cafés en Syrie et en Palestine... Il était toujours assis sur une chaise, elle-même dressée sur une table pour que tous les consommateurs le voient. Il avait toujours un doigt glissé au milieu du livre, pour insinuer qu'il s'était arrêté là, que c'était un conte en cours. »

Le *Hakawati* se distingue du conteur-narrateur tel que l'on peut le comprendre en Occident par l'importance donnée à la façon de raconter. Pour capter l'intérêt de son auditoire, le *Hakawati* laisse courir son histoire épique, place judicieusement des coups de théâtre, des mini-contes et des anecdotes. Il rassemble des personnages tantôt légendaires, tantôt des démons à la façon des *Mille et une nuits* tantôt modernes.

Ceux qui voient ou entendent Sanbar dans l'exercice de ses interventions publiques ne peuvent pas s'empêcher de constater une certaine ressemblance avec les scènes des *Hakawatis*. Ses descriptions des faits et ses gestes explicatifs

(1) <https://marsactu.fr/elias-sanbar-et-macha-makeieff-hakawatis-des-milles-et-une-nuits/> , consulté le 04/08/2019

enchangent le public. Il adopte un art de raconter lui permettant de circuler dans les lieux et à travers le temps, selon un mouvement libre qui allie l'histoire et le politique au poétique. Les contes ne sont-ils pas comme il l'écrit, «des structures qui permettent d'aller ailleurs... des trames qui débouchent à d'autres trames dans un développement sans fin ».

Ainsi, sa façon de dire théâtralement les choses, d'y insérer des belles échappées et de souvenirs amusants, sera son style propre... Témoin, son intervention⁽¹⁾ à la soirée «Sonnon l'alarme» organisée par *Mediapart* au Théâtre du Rond-point des Champs-Élysées. Et, une autre intervention⁽²⁾, où il raconte les péripéties du film d'*Ici et ailleurs* de Jean-Luc Godard.

D'autre part, son adaptation du conte «*Ali Baba et les 40 voleurs*»⁽³⁾, montre une grande liberté prise avec le conte original: Ali Baba, désigné par le sort pour avoir le trésor, apparaît en ferrailleur, un voleur qui est volé par d'autres voleurs et les 40 voleurs deviennent une bande de mafieux.

Toutefois, même si E. Sanbar choisit la voie de cet art traditionnel, son sujet à lui n'est pas une fiction mais la réalité que vit le peuple palestinien. Aussi, son objet à lui n'est pas de divertir, mais de transmettre la vérité.

(1) <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/230117/notre-soiree-sonnon-lalarme>, consulté le 04/08/2019

(2) <https://www.youtube.com/watch?v=SCEoRBqxmoA>, consulté le 04/08/2019

(3) *Ali Baba*, mise-en-scène de Macha Makeïeff, création le 13 mars 2013 au Théâtre de La Criée, Marseille.

II- L'historien Sanbar, raconte l'histoire

Dans ce chapitre, nous suivrons E. Sanbar quand il endosse l'habit du chercheur-théoricien⁽¹⁾. Ses "fouilles" historiques témoignent d'un travail de fourmi⁽²⁾ sur l'histoire de la Palestine avant "la noyade", celle d'*al-Nakba* et la création de l'État d'Israël en 1948. Mais Sanbar, être pluriel, ne se contente pas d'histoire, il s'empare de l'art de la photographie pour édifier livre-document intitulé *Les Palestiniens, photographie d'une terre et de son peuple*. L'ouvrage offre au regard une sélection savante d'images qui s'ouvre sur la première photo de la Terre sainte prise par le Français Frédéric Goupil-Fesquet en 1893. La longue introduction de ce livre fournit un savoir d'une qualité intellectuelle remarquable. On y trouve les données historiques sur les lieux, les détails de l'histoire de l'art de la photographie, l'évolution de techniques, l'identité des

(1) Elias Sanbar a enseigné cette période de l'histoire du Proche-Orient à l'université Paris VII-Jussieu (1988-1990) et à Princeton University, Princeton, USA, en 1991.

(2) *Dictionnaire amoureux de la Palestine* op. Cit. Le livre mélange astucieusement le récit, les éléments autobiographiques, l'histoire et l'anthropologie.

photographes et les fonds⁽¹⁾ auxquels ils ont appartenu...

Par ailleurs, sa plume l'amène à explorer les fondements de l'idée d'un État juif, et à faire une critique littéraire du roman "prophétique" de Theodor Herzl, fondateur de l'utopie du sionisme⁽²⁾.

Ce chapitre couvre la période d'avant 1948. Mais il faut dire que *La Revue d'études palestiniennes* constituait un cadre dans lequel Sanbar exerçait ses talents multiples d'écrivain-journaliste et de traducteur. Ainsi est-il opportun de consacrer une partie à cette aventure politique et intellectuelle.

1 - *La Revue d'études palestiniennes* et les débats intellectuels

La Revue d'études palestiniennes (1981-2008) a été une mine d'or pour les chercheurs, universitaires et militants politiques. Publiée par l'Institut des études palestiniennes, avec le concours de la Fondation Diana Tamari Sabbagh &

(1) Tel le *Palestine exploration Fund* fondé en 1865 en Angleterre qui envoya à travers toute la Syrie des experts militaires chargés de dresser des cartes et de prendre des milliers de photos des lieux. C'est grâce à cet immense inventaire et au travail cartographique exhaustif que le général Allenby mena ses campagnes et entra à Jérusalem en 1917.

(2) Contribution d'Elias Sanbar : *Theodor Herzl, trains électriques et eucalyptus*, présentée au colloque hispano-arabe (septembre 1986), publié dans *la Revue d'études palestiniennes* N°22 hiver 1987. Voir plus loin...

du Centre national des Lettres, elle a été distribuée par les éditions de Minuit.

E. Sanbar participe⁽¹⁾ à la fondation de ce projet. Chargé de trouver un distributeur, « Je compris rapidement que certains ne voulaient pas qu'elle vît le jour, en France. Je me confiai au philosophe Gilles Deleuze, qui m'orienta vers Jérôme Lindon, fondateur des éditions de *Minuit* qui édite des livres de résistance... Son parcours d'éditeur est à proprement exceptionnel. C'est lui qui a publié en 1970 un célèbre document du Fath: *La Palestine démocratique...* dix ans avant la fondation de *la Revue*. Aussi, c'est lui qui, en accueillant *la Revue*, passa outre aux désaveux qui n'allaient pas manquer, et donna le coup d'envoi de la belle aventure... C'était est un homme qui passa sa vie à défendre son idéal d'un devoir de résistance associé à ce qu'il estimait être les valeurs profondes de sa judéité... Il a témoigné un appui sans faille à la cause palestinienne. »

Le premier comité de rédaction a été composé, en plus d'Elias Sanbar, du philosophe et écrivain Roger Nab'aa, Dominique Roch (assistante), l'historien et éditeur Farouk Mardam-Bey, Leila Shahid Barrada⁽²⁾, et du juge international Nawaf Salam. D'autres grandes plumes sont venues

(1) D'abord en tant que militant, chercheur à l'institut des études palestiniennes à Beyrouth, plus tard, à Paris en tant de directeur, avant de devenir son rédacteur en chef jusqu'à 2006.

(2) Représentante de la Palestine en France de 1994 à 2005.

rejoindre le comité de rédaction: Samir Kassir, Rachid Akel et Jean-Claude Pons...

Son éditorial fondateur - *nous sommes un peuple comme les autres*⁽¹⁾ - proclame l'engagement à défendre le droit d'« un peuple qui a une histoire et une société propres, des traditions, une culture... Et possède une profonde unité, faite de réalités multiples... »

Dans les milieux intellectuels, *La Revue* s'impose vite comme périodique de référence en langue française. Elle a adopté une forme et un rythme universitaires, un ton sérieux et intelligent. Des centaines d'écrivains, philosophes, poètes, et chercheurs de qualité y ont contribué. Après son lancement, Gilles Deleuze a salué sa création en parlant d'elle comme s'il décrivait son ami Elias: *'Elle exprime une nouvelle image du militant qui ne porte pas un fusil mais un crayon, créatif et ayant une vision de son destin et de l'existence humaine'*. Et, dans un de ses livres⁽²⁾, il écrit que *La Revue a deux caractères évidemment centrés sur les problèmes palestiniens, mais qui concernent aussi*

-
- (1) Gilles Deleuze fait écho à ce titre: *'A la formule orgueilleuse d'Israël 'nous ne sommes pas un peuple comme les autres', n'a cessé de répondre un cri des Palestiniens, celui qu'invoquait le premier numéro de la Revue des études palestiniennes : 'Nous sommes un peuple comme les autres, nous ne voulons être que cela' »*
- (2) *Deux régimes de fous*, textes et entretiens 1975-1995, Gilles Deleuze, Les Editions de Minuit

l'ensemble du monde arabe. D'une part, elle présente des analyses socio-politiques très profondes, sur un ton maîtrisé, comme de sang-froid. D'autre part, elle mobilise un "corpus" littéraire, historique, sociologique, proprement arabe, très riche... »

En instituant un territoire d'expression libre, qui refuse tout dogmatisme, *la Revue* a été aussi, un terrain de dialogues et débats entre intellectuels arabes, Israéliens et occidentaux pour tous ce qui concernent Israël et la Palestine.

Au travers *la Revue*, E. Sanbar militait, tissait des liens avec les artistes et intellectuels, écrivait, mais écrivait des préfaces, articles, des chroniques, traduisait, interviewait, participait à tables rondes, donnait entretiens... toutes sortes d'activités qui lui ont permis de décortiquer les grands moments historiques de l'Empire ottoman, du mandat britannique, des guerres israélo-arabes, de l'OLP et son combat pour la "visibilité" de son peuple, de la guerre du Liban, de la première et de la seconde Intifada, des négociations de paix, de son processus inabouti, des questions liées aux réfugiés, leur statut juridique et leur vécu dans les pays arabes, et de la question du droit au retour.

Malheureusement *la Revue* a disparu, faute de rentabilité, en 2008.

2- Circonstances historiques jusqu'au mandat britannique

« Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Empire ottoman est écrasé sous les créances des Européens et on assiste à l'expansion des missions religieuses anglaises, allemandes, françaises, américaines ou russes et à celle des chantiers archéologiques. Chaque puissance cherche à affirmer sa présence dans les lieux saints... »

En faisant, au XIX^e siècle, de la terre palestinienne un *espace preuve*⁽¹⁾, les Occidentaux transforment radicalement le concept de la *Terre sainte*. Animés d'une vision coloniale, ils firent de la Palestine, par anamnèse, l'objet de leur passion religieuse. « La vision coloniale coïncida avec une bataille, désuète de nos jours, celle qui opposa l'anglicanisme au darwinisme... Une question que l'on retrouve aujourd'hui chez les millénaristes américains: le texte de la Genèse est-il un texte mythique ou un texte d'histoire relatant des faits réels? La Palestine fut le terrain de la preuve. C'est ainsi que l'on va chercher, par des fouilles archéologiques et par l'observation des us et coutumes de la population, à prouver que la Bible est un livre d'histoire et que Darwin est un imposteur. »

« A la veille⁽²⁾ de la Première Guerre mondiale, les Anglais font la promesse aux Arabes d'un Royaume arabe

(1) Introduction de *Les Palestiniens : la photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*, Hazan, Paris, 2011.

(2) *La Palestine expliquée à tout le monde*, Le Seuil, Paris, 2013.

qui comprendrait la Palestine, le Liban, la Syrie, la Jordanie et l'Irak, avec Damas pour capitale. Mais ces promesses d'indépendance n'empêchent pas Arthur Balfour, alors ministre des Affaires étrangères britannique, de promettre le 2 novembre 1917 '*l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif*'.

Il faut se rappeler qu'en juin 1919, «les patriotes palestiniens participeront au premier Congrès général syrien à Damas, et se désigneront eux-mêmes comme '*Arabes de Palestine*'... Les arabes vivent le partage colonial de Sykes-Picot comme un véritable dépeçage... ». Aussi, E. Sanbar souligne que les Anglais imposent, dans leur vision d'une Palestine «*communautairement divisée*», une nouvelle nomenclature: « En 1922, leur premier recensement fait état d'une population de 757 182 habitants, dont 78 % de musulmans, 11% de juifs et 9,6% de chrétiens... Les Palestiniens juifs sont envoyés dans la case réservée aux *immigrants juifs*, par une sorte de tour de passe-passe démographique. Les Palestiniens juifs ont perdu de ce fait leur appartenance à leur société réelle, la société arabe palestinienne. »

3 – Priorité aux lieux saints⁽¹⁾ et déni des '*indigènes*'

L'invention de la photographie et ses progrès par la

(1) Résumé de plusieurs sources, structuré d'après *Les Palestiniens : la photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*.

suite, sont « contemporains de la vogue⁽¹⁾ romantique du voyage en Orient, du développement du pèlerinage en *Terre sainte* ou encore de la mode nouvelle du tour touristique sous la houlette d'un agencier-voyagiste britannique Thomas Cook... Mieux que tout art, la photographie est vite perçue comme apte à reproduire du parfaitement exacte, du vrai. Elle sera à ce titre vite considérée comme l'outil idéal pour représenter la terre trois fois sainte et le temps dans l'Orient. »

Par conséquent, la Palestine sera « photographiée à partir d'une même théorie des choses, dans une sorte de *croisade pacifique* qui vise à sortir la Terre sainte *des ténèbres* par les missions, les conversions, la modernisation... La démarche n'était pas seulement religieuse, elle fut nourrie par la vision coloniale qui méprise l'autochtone⁽²⁾... Cette perception dirigeait les objectifs, en priorité, sur les lieux plutôt que sur les occupants... Mais, ces derniers échappaient parfois au contrôle, occupant certaines de ces images... »

Mais, si la photographie des lieux se déroulait sans encombre, celle de la population n'alla pas sans paradoxes.

(1) “Selon Badr al-Hajj dans *Khalil Raad, Photographe à Jérusalem*, La Revue des études palestiniennes N° 37 : A la fin du XIX^{ème} siècle, les photos et les cartes postales de la terre sainte étaient à la mode. “le total des photos de la terre sainte occupe la deuxième place après les vues prises de l'Europe.”

(2) D'après *Les Palestiniens : la photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*, *op. cit.*

« Les figures humaines y apparaissent très peu avant la fin des années 1860 ... Elles sont absentes ou intruses saisies comme des silhouettes... Puis, *des indigènes* saisis pèle mèle comme aune de mesures des bâtiments ou des monuments, curiosités vivantes mises en scène dans les séries exotiques dites ‘scènes et types’ ».

Il existe des photographies sur lesquelles les Palestiniens, saisis dans leur réalité quotidienne, mais « ne montrent que des paysans, vêtus de loques, sales et *décadents*... Les *indigènes* palestiniens sédentaires, ne seraient en réalité qu’une grande tribu de squatters dans leur propre pays... »

L’image préconçue, largement fantasmagorique des habitants de la Terre sainte profitera, plus tard, à toutes les théories et projets de déplacements forcés. A cette époque, naît l’idée que cette terre immuable est en attente de rédemption, car elle est souillée par ceux qui y vivent, les Palestiniens musulmans. « Selon les idéologues anglicans, pour pouvoir revenir à la pureté des origines, il va falloir que ces occupants prétendument illégitimes quittent la Terre sainte »

Ces ingrédients serviront de base au sionisme de Theodor Herzl et le renforceront: «*nous ne venons pas, nous revenons*», si bien qu’il n’y a aucune illégitimité à mettre dehors ceux qui y vivent déjà.

Le sionisme qui est né en Europe centrale et orientale, dans le contexte des persécutions des juifs, est « alimenté

par une mythologie et un idéalisme de la *Terre sainte* comme terre vide et sans peuple. Les Palestiniens sont à peine considérés comme des nomades.» Ainsi, les nouveaux arrivants fonctionnaient vis-à-vis des autochtones, « qu'ils côtoyaient physiquement tous les jours, comme s'ils n'étaient pas là... il fallait fonctionner comme s'ils n'existaient pas ou à la limite, en instance de disparition. »

Expliquant le fond de l'imaginaire juif, Stéphane Hessel⁽¹⁾ avance l'idée qu'à leurs yeux *'tout ce qui nous arrive nous arrive pour des raisons historico-religieuses parce que nous ne sommes pas comme les autres, il y a les juifs et ceux qui ne le sont pas. Ils pensent qu'ils ne peuvent être aimés par les autres, parce qu'ils bénéficient d'un rapport unique avec Dieu. On retrouve cette vision du monde dans le sionisme politique: les juifs doivent défendre leur singularité, l'implanter là où ils sont, et peu importe si c'est au détriment des Palestiniens, peu importe si on les expulse ou si on les maltraite'*.

Gilles Deleuze ajoute dans l'entretien qu'il a accordé à Sanbar⁽²⁾ que *'pour y arriver le mouvement sioniste a joué à fond sur une vision raciste qui faisait du judaïsme la base de l'expulsion, du rejet de l'autre. Il a été décisivement aidé par les persécutions en Europe, qui, menées par d'autres*

(1) Stéphane Hessel, Elias Sanbar, *Le rescapé et l'exilé, Israël-Palestine une exigence de justice*, Don Quichotte, Paris, 2012.

(2) *Deux régimes de fous*, op. cit.

racistes... Le sionisme a emprisonné les juifs, il les tient captifs de cette vision''.

4 - La catastrophe se met en place

Face à l'avancement du projet sioniste, la Palestine jusqu'en 1948 est le terrain de guerres tribales, « avec la religion comme étendard des tribus. On s'y bat en permanence: les sionistes pour voir les Palestiniens vider les lieux et laisser place à *l'État juif*, les Palestiniens pour contrecarrer leur disparition annoncée et venir à bout de la présence coloniale britannique. »

Car la Palestine revendiquée par les colons juifs, est depuis le VII^e siècle, un pays arabe par sa population et sa culture. « C'est un pays avec une cohérence interne et multiconfessionnelle, et où il y a des gens qui se sont en permanence considérés comme Ahl Filastîn⁽¹⁾, gens de Palestine, juifs palestiniens inclus. Dépositaires naturels de tout ce qui fut révélé en ces mêmes lieux...

Les photographies d'époque, notamment ceux de Khalil Raad⁽²⁾, qui « avait tout regardé: les paysages, ses compatriotes,

(1) http://www.irenees.net/bdf_fiche-documentation-628_fr.html , consulté 04/08/2019. Entretien avec E. Sanbar réalisé concernant son livre *Figures du Palestinien*, op. cit.

(2) Le studio Khalil Raad, à Jérusalem, a été actif entre les années 1890 et 1948, Ses productions ont été sauvées... Le fonds fut transféré par la suite à l'Institut des études palestiniennes. Notons que dans l'histoire de la photographie, les photographes arabes ont été

en portraits et leurs photos de familles, les célébrations de la fête du Nabi Moussa... les détails de la vie quotidienne sur près d'un demi-siècle... C'est lui qui nous a finalement conservé les traits du grand patriote 'Izz al-Din al-Qassam, de Saïd al-'As, des patriotes palestiniens engagés depuis le début du siècle dans la lutte contre la colonisation sioniste et le mandat britannique » donnent à voir le contraire de ce qu'affirmaient les occidentaux.

D'autres photographies⁽¹⁾ preuves apportent « un démenti aux récits fabriqués d'une terre abandonnée par ses enfants. Elles montrent les dernières images avant l'expulsion, les diverses scènes de combats qui, de novembre 1947 à mai 1948, opposent les Palestiniens aux soldats de la Haganah »

Dans *Palestine 1948, l'expulsion*⁽²⁾, qui fut le premier livre de E. Sanbar, nous apprenons que l'expulsion s'étalait sur quatorze mois: la première vague (décembre 1947 - mars 1948. La deuxième (avril à juin 1948) « est celle de l'exode le plus important, alors que les troupes anglaises sont encore présentes ». La population s'enfuit, effrayée par les massacres. Le plus spectaculaire fut celui perpétré par les unités juives dans le village de Deir Yassin, la nuit

souvent oublié. N'est-ce pas parce que leurs photos sont dénuées d'un prisme déformateur.

- (1) *Les Palestiniens : la photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours, op. cit.*
- (2) *Palestine 1948, l'expulsion*, Les livres de La Revue d'études palestiniennes, Paris, 1984.

du 8 au 9 avril 1948. « Ce fut un massacre pour l'exemple qui avait essentiellement pour but de faire comprendre aux récalcitrants ce qui les attendait s'ils ne partaient pas ».

La troisième vague s'abat durant la période d'octobre 1948 à janvier 1949 et va même au-delà de cette date. C'était « quand les juifs occupent les villages et villes conquis s'emparent des terres autour des colonies juives et prennent le contrôle des voies de communication, empêchant de la sorte tout retour des expulsés ».

En 1947-1948, les exodes de la population résultaient de deux guerres distinctes. Farouk Mardam-Bey qui anime le débat entre les deux diplomates Stéphane Hessel et Elias Sanbar⁽¹⁾, rappelle qu' *'il y a eu deux guerres. La première opposa juifs et Palestiniens après le vote du plan de partage le 29 novembre 1947, et aboutit à l'expulsion de centaines de milliers de Palestiniens et à l'élargissement d'un tiers du territoire imparti aux juifs par l'ONU. La seconde guerre fut déclenchée le 15 mai 1948 par cinq pays arabes'*.

L'historien Sanbar insiste sur cette distinction: « La première guerre se solda par l'expulsion, le désastre de la disparition des Palestiniens de leurs lieux séculaires de vie, et le rattachement de la Cisjordanie à ce qui deviendra le royaume de Jordanie et celui de la bande de Gaza à

(1) *Le Rescapé et l'Exilé, Israël-Palestine.*

l'Égypte. Cette guerre marque le véritable avènement de l'exil palestinien... »

Le 15 mai 1948, « un changement de patronyme a lieu. La Palestine s'appellera désormais Israël. Les Palestiniens perdent leur nom... Leur terre, n'est pas occupée, mais noyée, engloutie et recouverte par un autre pays... Les dirigeants d'Israël diront: *'Les Palestiniens n'existent pas.'* Et, par voie de conséquence, toute affirmation selon laquelle ils ont des droits *'ne relève que d'une volonté obsessionnelle de détruire Israël'*... Le monde, absous de ses lâchetés face à la barbarie nazie, estima avoir trouvé une rédemption à bon compte. Les Palestiniens seront les boucs émissaires des crimes commis en Europe. »

E. Sanbar chiffre qu'à cette date du 15 mai 1948, « il n'y avait quasiment plus de Palestiniens en Palestine⁽¹⁾: Sur les 1 400 000 Palestiniens, près de 840 000 étaient déjà des réfugiés, près de 450 000 autres se retrouvaient détachés de la Palestine, et 110 000 autres avaient échappé à l'expulsion, se réveillant en Israël... Les victimes de l'expulsion étaient des disparus dont on nie qu'ils aient existé, et qu'on tentera d'enfermer dans un terrifiant territoire: l'absence... »

5- A-t-on commis une erreur en refusant le plan du partage?

En novembre 1947, lorsque l'ONU propose de partager

(1) idem

la Palestine⁽¹⁾, « on leur disait: ‘‘Céder la moitié de vos terres’’ à des étrangers venus d’Europe dans leur immense majorité. Il est compréhensible qu’ils s’y opposent... Mais le partage résulta en une guerre qui s’avéra, dès les premiers affrontements, être une guerre planifiée, non de défense, mais d’expulsions et de déplacement forcés, ponctués de massacres de la population palestinienne ».

A l’époque, E. Sanbar énonce la position enregistrée de Jamal al-Husseini alors représentant de la Palestine lorsqu’il intervient à la tribune de l’ONU: *« que les 600 000 juifs alors en Palestine partagent avec les 1 400 000 Palestiniens une citoyenneté égale et pleine dans une Palestine indépendante... ce plan de partage est géographiquement impraticable: huit portions, trois régimes, quarante frontières, dix corridors’’... »*

Stéphane Hessel⁽²⁾ qui se trouvait en poste à l’ONU pendant la négociation du plan de partage, résume la situation ainsi: *‘‘nous disions que nous, les Nations unies victorieuses, avons le devoir de trouver solution pour les juifs... Et, qu’Israël soit un lieu d’accueil pour les juifs qui ont été victimes des persécutions. Nous n’avions pas la Palestine et les Palestiniens à l’esprit, mais le monde*

(1) https://www.ritimo.org/IMG/pdf/elias_sanbar.pdf, consulté 04/08/2019

(2) Ancien déporté et résistant, qui a défendu la légitimité de l’État d’Israël, Stéphane Hessel a milité ces dernières années pour le droit du peuple palestinien à disposer d’un État indépendant. Voir : *Le Rescapé et l’Exilé*, op. cit.

arabe tout entier ... Nous pensions qu'il avait été un peu complice avec les nazis... Les arabes étaient des peuples colonisés, on ne leur enlevait pas la Palestine, on l'enlevait aux Britanniques''.

Le philosophe humaniste Yeshayahou Leibowitz⁽¹⁾, cité par E. Sanbar, innocente indirectement les Arabes: *Tout le monde vous fait des procès sur ce que vous auriez dû faire, accepter ou ne pas accepter. Je vous dirai tout simplement que vous n'aviez aucune chance, auriez-vous accepté le partage, d'échapper au sort que l'on vous réservait. Il y avait une unanimité planétaire pour que l'État d'Israël voie le jour''.*

Selon E. Sanbar, à cette époque, le monde était frappé « d'une véritable myopie résultant de traits propres au mouvement sioniste qui était perçu, non comme une organisation porteuse d'un projet à caractère communautariste, mais comme un défi moderniste, socialiste et égalitaire...»

Sans oublier que le plan de partage est arrivé « au moment où la puissance impériale britannique est en état d'érosion et où nous assistons à l'émergence de la puissance américaine et à l'afflux des rescapés juifs vers la Palestine, sur fond d'une légitimité nouvelle du sionisme, perçu comme l'unique titulaire et défenseur des droits des juifs ⁽²⁾».

(1) Entretien avec Yeshaiyahou Leibovitz : le chemin de l'humanité vers la bestialité, *La Revue d'études palestiniennes*, N° 37, 1990.

(2) *Palestine, le pays à venir*, L'Olivier, Paris, 1996.

III- L'exil et la quête de visibilité

1 - Les premières années de l'exil palestinien

Dans *La Palestine expliquée à tout le monde*, E. Sanbar note que, « Sur une population de 1,4 million⁽¹⁾ à la veille de 1948, 800 000 Palestiniens deviennent des réfugiés, 150 000 demeurent en Israël dans un État qui n'est plus le leur, et 450 000, les habitants de la Cisjordanie et de Gaza, ne sont pas déplacés mais détachés de leur patrie. » Effectivement après *al-Nakba*, « 8,2% des Palestiniens sont demeurés en Palestine devenue Israël, 30% sont placés sous souveraineté égyptienne ou jordanienne et les 61% restants peuplent cinquante-sept camps de réfugiés ainsi répartis: quinze au Liban (14% des réfugiés), 10 en Syrie (9% des réfugiés), vingt-quatre en Jordanie (55% des réfugiés), et huit dans la bande de Gaza (22% des réfugiés). »

Les premières années de l'exil « sont des années de tristesse nationale généralisée. Le Palestinien n'était pas en diaspora, il est exilé, réfugié en une autre terre arabe, arraché, enlevé à son pays pour être déposé, tel un bagage ou un objet »⁽²⁾. Ce déplacement forcé et la disparition de

(1) *La Palestine expliquée à tout le monde*, op. cit.

(2) *Le Rescapé et l'Exilé, Israël-Palestine*, op. cit.

la Palestine s'engendrèrent en un traumatisme ravageur. Le monde ne faisait que rabâcherait '*La Palestine n'a jamais existé*'...

Un an après sa création, l'Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient (UNRWA) distribua aux Palestiniens des cartes de réfugiés qui ne portaient que des numéros, «aucune mention de nationalité comme si l'ONU entérinait à son tour *la disparition*⁽¹⁾ ».

Disparition dont David Ben Gourion devait s'assurer en créant, au lendemain de la proclamation de l'État d'Israël, «un '*comité des noms*' pour changer les noms du moindre ruisseau et sentier, jusqu'à ceux des lieux de culte, des collines, des monts, des villages, des villes... Les Palestiniens intégrèrent pleinement l'absence et, accédèrent au triste privilège de l'invisibilité... Vous avez beau savoir que les peuples arabes qui vous accueillent ont beau vous manifester leur solidarité, vous n'existez pas aux yeux du monde et vous vous retrouvez hors du temps ».

2- «invisibiliser» les Palestiniens: une fabrication perverse⁽²⁾

Tout un mécanisme se mit en place « d'une fabrication

(1) *La Palestine expliquée à tout le monde*, op.cit.

(2) <https://www.youtube.com/watch?v=SCEoRBqxm0A> consulté 04/08/2019

extrêmement perverse pour maintenir les Palestiniens invisibles aux yeux de la terre entière », mécanisme qui, selon E. Sanbar, s'ordonne ainsi :

- **Premier acte:** 'renommer'' les lieux arabes. Car, « quand on n'a pas de nom, on n'existe pas. Mais l'histoire est parfois malicieuse: quand les Israéliens ont voulu faire des cartes avec les nouveaux noms... Ils ont fait très vite. Or, il existe des cartes qui avaient été faite par l'état-major britannique, avec les noms arabes des lieux. Alors, vous avez les noms des lieux et dans une encre d'une autre couleur, les nouvelles appellations des localités... Nous avons donc, une carte témoin de l'effacement... Le cinéaste israélien Eyal Sivan l'a montré dans un de ses films... Ilan Halevi en a fait le titre d'un livre, *Sous Israël la Palestine*.

- **Deuxième acte:** Veiller jusqu'à l'obsession à effacer les traces des crimes.» E. Sanbar rapporte ironiquement l'histoire des arbres qui tiennent tête: « Parmi les centaines de localités rasées, dont certaines étaient recouvertes de bois des forêts, on a nommé une, 'la forêt du Canada', en hommage à la générosité du Canada qui avait offert à Israël une quantité industrielle d'arbres... Or, dans cette forêt d'arbres qui ne ressemblent pas à ce qu'on trouve dans les végétations du pourtour méditerranéen, on trouve un arbre extrêmement têtue, le grenadier ; on a beau le couper, il ne cesse de pointer sa tête entre les arbres canadiens... »

Il n'y a pas que les arbres qui tiennent tête, il y a aussi les maisons détruites, «quand il pleut, on a constaté des traces des murs des anciennes maisons, parce que la boue qui les cache est évacuée par l'eau de la pluie ». Bref, la Palestine tient tête à son effacement et s'obstine farouchement contre son abolition.

- **Troisième acte:** cacher les images de l'expulsion. quand elles existent, « on ne les montre pas. Mais, à l'occasion du 40^e anniversaire de la fondation de l'État d'Israël en 1988, une cinéaste israélienne a réussi à sortir plusieurs films des archives de l'armée où on peut voir des images compromettantes de l'expulsion, dont un film sur l'expulsion de Lodd⁽¹⁾, et de celle de Ramlé suite à l'opération menée par Rabin en 1948, avant qu'il ne devienne un pacifiste sincère. »

En conclusion, la volonté pernicieuse de rendre invisibles les Palestiniens vise à soutenir « un récit qui est parvenu à faire croire à toute la planète, qu'en Palestine occupée, on persécute l'occupant !... L'occupant est victime, il se défend ! »

(1) C'est Ben Gourion qui avait donné l'ordre d'expulsion et Rabin l'avait exécuté. Le Médiateur de l'ONU, le comte Folke Bernadotte, qui avait auparavant aidé les réfugiés rescapés juifs des camps de concentration, décrivit les survivants palestiniens de la "marche de la mort de Lodd". *"j'ai été accoutumé à voir de très nombreux camps de réfugiés; mais jamais je n'ai vu chose plus horrible que celui que je vois ici"*

3 - Quand Herzl invente la société des colons juifs en Palestine

Dans son roman jugé « ennuyeux » *‘Terre ancienne, terre nouvelle’* (1899), Theodor Herzl met en scène une utopie. E. Sanbar l’a analysé dans une longue contribution intitulée *«Theodor Herzl, trains électriques et eucalyptus»*⁽¹⁾. Pour conduire son analyse, il a identifié les phrases-clés du roman de Herzl. De leur mise ensemble, se compose une image du paysage palestinien: *‘Une ville est dans un état pitoyable... odeur détestable... Turcs miséreux... Arabes crasseux à faces de brigands... des mendiants, maigres... champs brûlés par le soleil... Mais vingt ans après, poursuit le roman: ‘un miracle s’est produit dans le désert... Nouvelle société... comme sur la Riviera française... Jérusalem était morte, aujourd’hui elle est ressuscitée... qui donc l’a créée?... l’unité... les forces de la nature...’*

La vision que brosse Herzl révèle « les signes extérieurs d’un autre paysage, celui de l’argent, ‘des milliers de villas étalaient leur blancheur éclatante, la verdure des parcs luxuriants, les colons récompensés, les industries mondiales intéressées, les banques activées...’»

Quant au fond de l’argument du roman de Herzl, il peut le résumer en ces termes: « La *Nouvelle société* n’a pas à détruire ou à s’encombrer des anciennes formes de société».

(1) Contribution d’E. Sanbar au colloque hispano-arabe (1986), publiée dans *la Revue d’études palestiniennes* N°22, 1987.

Car aux yeux des personnages du roman, les autochtones ‘ça n'existe pas’, aussi « L'ancienne société n'a pas été décimée par un génocide... mais poussée en dehors de l'espace, abolie par le déplacement. »

Dans le cours de son roman, Herzl faisant l'inventaire des richesses, donne un cours pratique d'organisation des colons. ‘*afin que la Palestine devienne un phare de la civilisation humaine*’...

Car, dans l'esprit du fondateur du sionisme, ‘*l'État juif est la solution à la question juive*’. Il propose « l'abolition de tous les *regroupements* des diverses communautés juives pour constituer un seul en Palestine ».

« On a souvent reproché à Herzl, reprend Sanbar, d'adopter... une argumentation propre aux antisémites. Elle pourrait s'énoncer comme suit ‘*Seule la Palestine vous débarrassera des juifs*’. A l'égard des juifs eux-mêmes, le même argument s'énonce sous la variante ‘*Seule la Palestine vous débarrassera de l'antisémitisme que vous subissez*’. Herzl était-il un antisémite qui s'ignorait? Je ne le crois pas. Dans l'idée de Herzl, l'antisémitisme n'est absolument pas justifié. Ce qui l'est par contre, c'est de l'utiliser comme levier pour réaliser la colonisation sioniste...

Herzl visait-il à créer un grand ghetto? Rien n'est moins sûr. Herzl avait pour objectif d'en finir avec la diaspora en lui donnant le pouvoir d'État... *l'État juif*, au sens du lieu du pouvoir, est le fondement réel de l'entreprise de Herzl...

Son racismisme, son scientisme caractéristique de la fin du XIX^e, certaine idéologie corporatiste ou mutualiste, une culture euro-centrée jusqu'au ridicule, un caractère de classe bien proclamé... avec Herzl, on est entre gens du beau monde... »

Cependant son roman ne nie pas l'existence de la société arabe, « puisqu'il ne perd pas une occasion de décrire sa *puanteur* et sa *laideur*... Mais il ne souffle pas mot de la façon dont ces *lieux horribles*, qui s'appelaient villages arabes, ont cédé la place au paysage de la Riviera. Au contraire, le récit du miracle est celui... de l'organisation de leur nouvelle vie... Mais alors, où sont passés *les taudis* et les habitants originels qui étaient une *insulte vivante pour le regard des pèlerins et des voyageurs*? Herzl répond par une phrase terrible, tant elle est anodine: "*il en était autrement, les rues et les ruelles étaient nettes*"... Ce n'est pas une terre vide qu'il s'agissait mais d'un gigantesque nettoyage. Par déplacement précisément... »

Herzl rédigea les premières pages de son roman le 2 juillet 1899. Cinquante ans après, « près d'un million de Palestiniens avaient été déplacés de leur terre et 650 000 colons juifs transportés à leur place ».

4- La caution morale de l'Holocauste⁽¹⁾

Quand un malheur engendre un autre. Certes, «L'Holocauste

(1) *Le rescapé et l'exilé*, Israël-Palestine; *Le droit au retour*

a fourni une indéniable caution morale au sionisme. Après la guerre, quand on a commencé à découvrir l'ampleur de l'horreur et de la barbarie, le nazisme a été perçu comme le mal absolu et l'apparition d'Israël, comme réponse adéquate à ce Mal absolu, a émergé comme un bien absolu. Mais cette sidération morale a eu une terrible conséquence, celle consistant à cacher ou nier l'épisode d'al-Nakba palestinienne... »

Mais l'Holocauste ne fut seulement pas une tragédie, il donna lieu, selon Norman Finkelstein à une *''industrie de l'Holocauste''*, par quoi il désigne les organisations et les personnalités juives qui ont instrumentalisé la Shoah dans le but politique de soutenir la politique de l'État d'Israël ou pour obtenir des réparations financières.

E. Sanbar prit connaissance de la Shoa au cinéma... «Elle était tellement étrangère à mon espace, à l'atmosphère familiale... Moi qui étais scolarisé avec d'autres enfants juifs de Beyrouth et n'avait jamais... éprouvé un quelconque parti pris vis-à-vis de ces copains de jeu. Plus tard, dans l'extrême gauche libanaise, j'en retrouverais certains qui devinrent des camarades... c'est durant ces années que j'ai énormément lu, curieux de savoir comment le nazisme avait pu voir le jour? comment était-il apparu dans le pays de Bach, Beethoven, Rilke ou Marx? J'ai en permanence discuté du sujet avec Pierre Vidal-Naquet, partagé avec lui mon dégoût des révisionnismes, écouté l'autre grand ami, Jean-Luc Godard, en parler longuement... »

La création de l'État d'Israël sur les ruines de la Palestine, a semé dans la tête des Arabes une confusion. Elle a conduit beaucoup d'Arabes à estimer que reconnaître l'Holocauste équivaldrait à légitimer l'injustice en Palestine. «Au contraire, reconnaître ce qu'a été l'holocauste, dire notre solidarité avec les victimes et leurs enfants, se démarquer de la façon la plus catégorique de tout discours raciste ou antisémite, renforcent la cause palestinienne.

Mais une question: puisque les victimes sont quasi toutes mortes... le débat actuel se déroule principalement avec leurs descendants, leurs héritiers et les survivants. Or, de quoi hérite-t-on lorsque l'on considère leur descendant? J'ai abouti à la conclusion qu'ils... n'héritent que des devoirs, que l'héritage laissé est constitué d'obligations: vigilance, refus de la dictature, de despotisme, de l'injustice, de toute ségrégation d'où qu'elle vienne... Cet héritage ne recèle aucun droit particulier, aucun statut de supériorité sur les autres, aucun monopole de la peine ou de la souffrance, rien que des devoirs ».

5- La Palestine d'avant sa ruine

Et pourtant avant sa ruine, la Palestine était un pays de culture, rappelle E. Sanbar dans son *Dictionnaire amoureux de la Palestine*. Elle était «sous l'impulsion d'une élite littéraire et intellectuelle impressionnante, tant par la qualité de ses travaux que par l'étendue de ses centres d'intérêts. Une élite formée des pionniers modernistes...

qui parlent arabe à partir de la Palestine, et reflètent au sein de leur ‘arabité’ confrontée à l’Empire britannique, au sionisme ensuite, leur conscience séculaire d’être les dépositaires du berceau du monothéisme avec leurs réalités propres, leurs pouvoirs, leurs variétés dialectales, leurs histoires régionale et locale, leurs paysages, leur univers quotidien, les défis particuliers qu’ils affronteront jusqu’en 1948...

Les œuvres de certains intellectuels montrent bien, dans leurs domaines respectifs, combien une harmonie est possible entre les héritages palestiniens, arabe et universel. C’est ainsi que le ‘classique’ de Georges Antonius *the Arab Awakening*, les romans historiques de Khalil Baydas qui exaltent les grandes valeurs de la Révolution française..., les traductions admirables des œuvres de Montesquieu, Hobbes et Rousseau par ‘Adil Zu’aytir cohabitent avec l’étude, pionnière en Orient, de Rûhi al-Khâlidi sur Hugo, l’esprit novateur et contestataire de Khalil al-Sakâkîni sur l’éducation et les conditions de l’accès à la modernité, le roman *Muzakharât Dajaja (Mémoires d’une poule)*, d’Ishâq Mûsâ al-Husayni qui, par une sorte de remake de *La Ferme des animaux* de Georges Orwell, aborde la menace de la colonisation sioniste sur le pays ». Menace qu’E. Sanbar trouve admirablement résumée par un texte écrit en 1908 par al-Taji al-Farrouki, « un personnage du al-Nahda, auteur de l’hymne national palestinien, qui écrit que *’le sionisme vise à nous déposséder de notre langue et à nous rendre étranger à nous-même’*. »

Mais la culture embrasse également les fondamentaux communs de la culture arabe: la langue, les grands classiques, la cuisine, la musique, l'histoire commune et les traditions. « Ils constituent une sorte de tronc, mais qui n'empêchent nullement une grande variété d'expressions internes et une multitude de façons de dire les réalités culturelles locales de ce fond commun ». Des dizaines de noms d'auteurs, les détails de leurs ouvrages, les domaines abordés illustrent son propos.

Quant au vécu des Palestiniens, Sanbar l'évoque en ces termes: « Sur les années avant et durant la Deuxième Guerre mondiale, elles furent paradoxalement les seules 'heureuses', années étranges durant lesquelles, malgré les bombardements réguliers par l'aviation de l'axe de Haïfa où se trouvait la raffinerie du pétrole, le pays connaissait un véritable essor économique lié à la présence de milliers de soldats alliés, massés là, qu'il fallait approvisionner, qui consommaient, dans l'attente du déclenchement des grandes opérations contre les troupes vichystes qui contrôlaient le Liban et la Syrie voisins (...). Bien sûr, ce n'était qu'un intermède dans une suite sans fin de révoltes, de manifestations, de grèves générales, d'accrochages avec le mouvement sioniste, des répressions et des lois d'exception décrétées par la Grande-Bretagne, puissance coloniale en Palestine. »

6 - La narration historique comme arme contre la disparition

Dans la masse de publications sur la Palestine, deux ouvrages retiendront l'attention de E. Sanbar. Le premier est l'imposant ouvrage *al-Nakba*, en sept volumes, de 'Arif al-'Arif, qui fait sept volumes et fut édité en 1948 ; « il raconte dans les moindres détails la catastrophe de la disparition de la Palestine... Sur le plan littéraire, il marqua à sa façon le couronnement et la fin de la forme-chronique pour écrire l'histoire... ». L'autre ouvrage retenu est : *Bilâduna Filastîn* (La Palestine, notre patrie) où Mustapha Murad al-Dabbagh fait onze volumes et près de six mille pages, un *inventaire* de la Palestine. Il y dénombre « tout ce que la patrie contenait... depuis la nuit des temps jusqu'à l'avènement du drame. « Pour ne rien en perdre durant cette longue nuit de l'absence ; pour la préserver, inaltérée ; pour qu'elle soit 'au complet'' au moment des retrouvailles ».

L'inventaire devint ainsi le mode idéal pour raconter la terre disparue, et pour transmettre la réalité des lieux, des temps et des êtres désormais invisibles, mais singulièrement présents dans le cœur de chaque palestinien... « Leur terre inventoriée, les Palestiniens commencèrent à se percevoir comme les substituts vivants de leur pays. Chacun d'eux, devenait la Palestine et la transportait dans son exil, perturbant les lieux où il passait. Ce mouvement, le

sentiment qu'en se sauvegardant l'on préservait un pays, fut le nouveau ciment de cette communauté que tout destinait à éclater et à mourir ».

Le discours de Jamal Abdel Nasser annonçant la nationalisation du canal de Suez, fut précisément le moment inaugural du sentiment des Palestiniens que « leur nom, dans la foulée d'un moment crucial de la vie des Arabes, amorçait son retour sur la scène de l'histoire... J'avais neuf ans, et nous étions réunis autour de mon père, pour écouter le président égyptien à la radio *La Voix des Arabes*...

Vingt ans après, « l'image abstraite du réfugié va être remplacée par celle du combattant masqué à la Kaffieh, puis celle de l'homme cagoulé...»

De Beyrouth en 1982 en passant par l'Intifada déclenchée en 1987, jusqu'à l'entrée du président Arafat à Gaza en 1994, « le Palestinien habite désormais la scène, après avoir longtemps bataillé dans les coulisses... Aujourd'hui, l'image du Palestinien est représentée par un triangle de trois types de personnages: le combattant Yasser Arafat, le poète Mahmoud Darwich et l'intellectuel Edward Saïd... »

Une fois l'obstacle de l'invisibilité surmonté, il fallait s'attaquer à la surdité « Nous avons maintenant un autre défi: 'la surdité'. Car la disparition de la Palestine a été inaudible aux oreilles de la planète ».

7- Le juif et l'État juif, pourra-t-on encore demeurer juif diasporique?

La question a été abordée par Elias Sanbar lors de sa riche conversation avec Stéphane Hessel⁽¹⁾. Ce que ‘l’être diasporique’ soulève la question de la double allégeance des juifs, à ‘l’État d’accueil’ l’État d’Israël d’une part et à de l’autre. Dans

l’entre-deux-guerres, alors que l’immigration juive vers la Palestine s’amplifiait, Ben Gourion considérait qu’un juif ne peut pas vivre pleinement sa religion hors d’Israël. Dans sa réponse, Raymond Aron estimait que, s’il peut être un Français de religion juive, il ne peut pas être à la fois Français et Israélien. D’autres ne trouvaient solution à la question juive que dans leur assimilation. Certains enfin comme le sioniste d’origine tunisienne Albert Memmi, défendaient la double allégeance.

Dans la conversation avec Hessel, E. Sanbar réactive ce débat. «Avant l’installation de l’État d’Israël, le mouvement sioniste était perçu non comme une organisation porteuse d’un projet à caractère communautariste, mais comme un défi moderniste, socialiste et égalitaire... Mais l’histoire continue à se dérouler, et une réalité est née aujourd’hui. La majorité des citoyens israéliens sont certes de religion juive, mais ils sont avant tout *Israéliens*. Cette nouvelle donnée... est

(1) *Le Rescapé et l’Exilé*, op. cit.

pourtant indispensable pour pouvoir... distinguer les juifs du monde des citoyens juifs d'Israël. Ces derniers d'ailleurs ressemblent très peu aux juifs diasporiques sans que cela infirme la solidarité absolue des seconds avec les premiers. »

Une question se pose aujourd'hui aux conséquences indéniables: ...pour la majorité écrasante des membres des communautés juives de par le monde, la solidarité avec Israël se confond avec l'appui aux actions de ce dernier. « Pourra-t-on encore demeurer juif diasporique⁽¹⁾? Reste-t-il encore une place pour des Hannah Arendt, des Walter Benjamin, des Pierre Vidal-Naquet?... »

Hélas, disait E. Sanbar, à son grand ami que fut Pierre Vidal-Naquet, « j'ai bien peur que les hommes comme toi, qui revendiquent tout à la fois leur judaïté et leur citoyenneté française, ne soient une espèce en voie de disparition ».

(1) Lors de cette conversation, Stéphane Hessel se fait porte-parole des «juifs intelligents», ceux qui disent: «Nous ne sommes pas un peuple attaché à une terre. Nous pouvons être accueillis là (la région), comme nous avons été accueillis en France et aux États-Unis, et nous nous comportons avec la même élégance... la même absence de vouloir dominer. Je crois qu'à côté de l'avenir d'Israël, Il y a un tissu de liens de judaïsme qui existe indépendamment de ce qui arrive en Israël. Le danger serait que ce tissu-là... s'identifie stupidement avec le gouvernement israélien qui a complètement rompu avec ce qui faisait le caractère exceptionnel du monde juif.»

8- ‘l’État juif’⁽¹⁾ à l’heure actuelle

E. Sanbar retiens que le texte fondateur du sionisme de Herzl était allemand, le mot ‘‘Judenstaat’’ a été traduit par ‘‘État juif’’ alors qu’il signifie ‘‘État des juifs’’... « Au départ, Israël dit que nous avons droit d’être à l’abri dans un État refuge pour les juifs du monde ».

Ehud Barak à Camp David en 2000, Netanyahou depuis, « posent comme préalable *sine qua non* à toute négociation la reconnaissance par les Palestiniens du caractère juif de l’État d’Israël. Cette exigence est celle d’une révision de l’histoire. Or on ne peut pas modifier le passé... Autrement dit, l’exigence d’un reniement de la réalité antérieure à 1948... qui implique d’admettre que la terre de Palestine étant éternellement juive, les Palestiniens n’auraient jamais dû s’y trouver... reconnaître qu’ils n’ont jamais été que des *intrus* chez eux, des *squatters* dans leur pays... »

Aujourd’hui Israël est un pays composé à 20% d’Arabes palestiniens ayant un passeport israélien, de chrétiens russes qui sont coincés, venus en pensant faire une station avant de repartir aux États-Unis et d’un nombre incalculable d’ouvriers asiatiques sans papiers, qui sont venus travailler après l’Intifada des Palestiniens... Le pays Israël n’est plus en

(1) A partir de plusieurs sources : *Dictionnaire amoureux de la Palestine; Le rescapé et l’exilé; Être Arabe;*
https://www.youtube.com/watch?v=11_zG11ey_A , consulté 04/08/2019

réalité ce que raconte le discours actuel du projet sioniste.

Bien entendu, on trouve dans la société israélienne des personnes qui savent que la plus grande sécurité est dans le bon voisinage avec les Palestiniens... Non plus avec la colonisation et l'édification des murs. Mais leur démission est flagrante. Ceux qui faisaient partie du camp de la paix pensent que de toute façon, c'est désespérant... un nombre croissant de personnes se disent: *'si j'avais le moyen, je pars vivre sur la côte ouest, tout en restant Israélien'*. « Il y a une sorte de résignation qui n'est pas une adhésion ». Mais ils avouent leur démission devant le chantage de la peur: *'la paix c'est la guerre civile assurée.'*

Parallèlement il existe des groupes idéologiques de l'extrême droite, ceux «qui font... les manifestations de masse pour soutenir le soldat qui a abattu un blessé palestinien à terre...» Il y a également «près de 700 000 colons qui ne rêvent que de faire un nouveau 1948. Ils veulent garder la terre vide de tout Palestinien qui pourrait, dans le cadre de l'État juif, avoir un jour droit au vote, décrocher la majorité à la Knesset et mettre fin du projet sioniste...»

Dans une situation dramatique, les prétextes ne manquent pas. L'expulsion et quelques massacres feraient-ils bouger le monde? s'interroge E. Sanbar... Mais les Palestiniens connaissent l'histoire de leurs parents qui sont partis pour une semaine et n'ont jamais pu revenir. Ce rêve fou des colons est suicidaire pour tout le monde.

La droitisation de la société israélienne et l'influence idéologique des religieux ont pesé sur le blocage de la négociation de paix. «Nous sommes passés graduellement d'une négociation territoriale à une négociation religieuse». La négociation, qui commençait sur la question d'échanges de territoires contre la paix, « devient pour savoir lequel des dieux de chacune des religions est plus souverain que celui de l'autre ». E. Sanbar a entendu l'ambassadeur d'Israël à l'Unesco dire: *Mon dieu est plus souverain que ton dieu ! Jérusalem est une ville juive, elle restera juive, mais comme nous sommes dans un régime démocratique, nous vous laisserons prier...* « Là, il y a un danger, la société palestinienne n'y est pas vaccinée, elle peut basculer vers un discours: *Non, mon Dieu est plus souverain.* Ce qui est tragi-comique (dans cette histoire), c'est de se retrouver avec trois dieux ayant une souveraineté inégale. Alors que les trois religions nous disent qu'elles adorent le même Dieu... Il faut à tout prix revenir à une négociation profane qui ne discute que de la souveraineté des hommes, de pouvoirs des États... »

Il importe de préciser que le Proche-Orient souffre depuis des années d'une maladie qui a atteint les trois monothéismes et non la seule religion musulmane.

IV- Le mouvement national palestinien face au sionisme

Dans ce chapitre l'historien Sanbar explique l'évolution de la lutte des Palestiniens contre Israël, depuis la période de l'entre-deux guerres jusqu'à l'Intifada. Car selon lui «peu de personnes savent comment la Palestine a vécu les années de la guerre⁽¹⁾.»

1- La résistance populaire avant 1948

Depuis la Première Guerre mondiale, les Palestiniens sont sur le sentier de la guérilla... « Une période de troubles ininterrompus qui, entre 1935 et 1939, culminèrent en une insurrection armée généralisée... Ce qui imposa à la Grande-Bretagne de mener une véritable reconquête de la Palestine ». Dans la flopée des personnages marquant cette période, la figure de 'Izz al-Din al-Qassam émerge comme son incontestable symbole.

Al-Qassam, d'après les archives de la police britannique consultées par E. Sanbar, «n'était pas le personnage que décrivent les islamistes d'aujourd'hui»... il est juge pour les affaires civiles qui a organisé des réseaux. Ses

(1) *Le rescapé et l'exilé*, op. cit.

hommes, ce ne sont pas des islamistes, mais... «des gens que l'on voyait errer dans les rues, après que les troupes britanniques sont venues exécuter un contrat au profit de fermiers généraux ⁽¹⁾.» Tout a commencé avec l'affaire de *Marj-ibn Amer* qui était le grenier à blé du nord de la Palestine. Cette immense terre, accaparée par des fermiers généraux libanais, a été vendue, d'un seul coup, en 1920 au Fonds national juif. Le contrat de vente stipulait que la terre devrait être vide de ses habitants. Les troupes britanniques arrivèrent sur les lieux pour exécuter le contrat et firent vider 58 villages. Des milliers de personnes furent obligé de chercher refuge ailleurs... Beaucoup d'entre eux ont constitué l'ossature des hommes d'al-Qassam...

Si, jusqu'en 1947, toutes les formes de lutte politique et militaire étaient présentes, il reste qu'elles demeurèrent localisées, chaque groupe se battant dans sa zone. Néanmoins, cette période fut aussi marquée par une grève générale qui s'est prolongée six-mois durant avant d'être écrasée par la puissance coloniale. «L'ampleur de l'insoumission civile poussa le gouvernement britannique à inscrire comme seule condition à une amnistie générale: que les citoyens palestiniens recommencent à utiliser le transport public en signe de reconnaissance des services publiques de l'empire.»

Mais, pendant la guerre, le mufti Amin al-Husseini,

(1) https://www.youtube.com/watch?v=11_zG11ey_A , consulté 04/08/2019

nommé par les Britanniques... surprit Londres une fois aux commandes. « Les Allemands, lui apparaissaient... comme les ennemis de ses ennemis britanniques et juifs⁽¹⁾. » Ainsi, au moment où l'on a négocié le sort de leur pays en 1947-1948, les Palestiniens « traînaient un lourd fardeau. Tout un peuple fut considéré comme complice de son dirigeant et l'on oublia vite, lorsque les unités du général Rommel ont approché les frontières de l'Égypte, que des milliers de Palestiniens, menés par leurs syndicalistes, étaient descendus dans les rues manifester leur refus de la domination allemande ».

2 – De la volonté du retour à la résistance armée⁽²⁾

Entre les années 1940 et le milieu des années 1960, le Palestinien s'estompe derrière l'image du réfugié, une image abstraite et universelle de la misère. L'idée dominante, pour ne pas dire l'idée fixe de ce réfugié est le retour en Palestine. Cette idéologie du retour⁽³⁾ « est née à l'instant même où les Palestiniens ont franchi les frontières de leur pays et se sont dirigés vers les points de regroupement qui allaient bientôt se transformer en camps de réfugiés ». Mais cette volonté du retour fut très vite

(1) *La Palestine expliquée à tout le monde*, op. cit.

(2) Résumé s'inspirant de plusieurs sources, notamment *La Palestine expliquée à tout le monde*, op. cit.

(3) Le long chemin du Retour, contribution d'Elias Sanbar, *La Revue d'études Palestiniennes*, n° 5, Automne 1982.

placée au sein d'un large mouvement de contestation arabe.

A partir des années 1950, «les réfugiés des camps commencèrent à se structurer, des premiers groupes de *fedayin* sont formés dans la clandestinité... Le Fath renversa le slogan '*l'unité est la voie du retour*'⁽¹⁾» et fit du retour le moteur de l'histoire commune des Arabes: '*Le retour est la voie de l'Unité*,' affirmant par-là la centralité de la question de Palestine... »

La création de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) en 1964, offrira un débouché aux aspirations des Palestiniens à la reconnaissance de leur identité propre ; mais il prit soin d'en exclure les mouvements clandestins de *fedayin*. La direction de l'OLP revint à Ahmad Choukeiri, « fidèle nassérien et redoutable tribun qui se distinguera par ses discours enflammés et de plus en plus outranciers. Accusé d'antisémitisme, le personnage fournira tous les alibis à la propagande anti-palestinienne. »

Le 1^{er} janvier 1965, le Fath publie le premier communiqué d'une opération militaire. Yasser Arafat, son principal dirigeant sera rapidement rejoint par des camarades réfugiés, dont notamment Abou Iyad, Abou Jihad, Abou Mazen (Mahmoud Abbas, aujourd'hui président de la Palestine),

(1) Proclamé par Jamal Abdel Nasser après son accession au pouvoir en Égypte en 1952.

Abou Loutof et d'autres venus des quatre coins du monde arabe.

Puis vint la défaite de juin 1967 ...deux territoires de la Palestine, la bande de Gaza et la Cisjordanie avec Jérusalem-Est sont désormais occupés par Israël, ainsi que le Golan syrien, certaines parties du Sud-Liban, Le Sinaï et le canal de Suez égyptiens. De plus, une partie des réfugiés de 1948 installés en Cisjordanie est à nouveau expulsée, déplacée en Jordanie. «L'humiliation généralisée des arabes allaient fournir aux *fedayin* l'occasion d'imposer leur vue quant à la voie à suivre... Il faut dire que la période, qui voit éclore partout des mouvements de guérilla révolutionnaire, est favorable à leurs propres choix. Cuba, le Vietnam, l'Algérie indépendante sont autant des preuves que les peuples doivent et peuvent se libérer par eux-mêmes... »

Sur le terrain, face à la montée de actions émanant des petits groupes de *fedayin* implantés en Cisjordanie et dans la bande de Gaza⁽¹⁾, « Moshe Dayan, alors ministre de la défense d'Israël, décide, de lancer une grande opération pour écraser dans l'œuf cette résistance naissante... » Ainsi, le 24 mars 1968, à Karamé⁽²⁾, village frontalier de la vallée de Jourdain, est entrée dans la mythologie palestinienne à la suite d'une bataille épique: « Les

(1) *Être Arabe*, op. cit.

(2) Par un étrange hasard, le nom de ce village, *Karamé*, signifie en arabe : "dignité".

dirigeants du Fath rassemblèrent la quasi-totalité de leurs effectifs, et décidèrent de jouer le tout pour le tout face aux troupes israéliennes... Les Israéliens sont contraints de se replier, laissant plusieurs morts ainsi que nombre de chars et de véhicules détruits sur le terrain... Les récits de l'héroïsme des combattants palestiniens subjuguèrent soudain la totalité du monde arabe... »

L'ampleur du mouvement, ouvrit les portes de l'OLP à Yasser Arafat. L'OLP devint ainsi l'instance d'une représentation politique, «un quasi-État qui, bien plus qu'une organisation, est un lieu de convergence et de rencontre des diverses composantes de la société». Plus tard, l'OLP est devenue un modèle pour l'ensemble des peuples qui luttent pour leur libération, tout en servant souvent à son corps défendant, à l'exacerbation des tensions interétatiques arabes.

3- L'OLP, une réalité⁽¹⁾ qui navigue face aux contraintes des régimes arabes?

Le 01 janvier 1969, le comité central du Fath proclame solennellement que les Palestiniens ne se battaient pas *''contre les juifs en tant que communauté ethnique et religieuse, et que l'objectif final de la lutte est la restauration de l'État palestinien indépendant et démocratique, dont tous les citoyens, quelle que soit leur religion, jouiront de droits égaux''*.

(1) Résumé structuré à partir de *La Palestine expliquée à tout le monde; Être Arabe*, op. cit.

Conscients du fait qu'ils ne disposaient pas d'un territoire propre, les Palestiniens avaient résumé leur action pour développer la confrontation avec Israël, en un mot: «Tawrît», et qui signifie agir pour "mouiller" l'autre, pour l'impliquer davantage... »

La direction palestinienne dut faire face non seulement aux massacres de septembre 1970 en Jordanie, mais également à l'acceptation par l'Égypte du plan américain de Rogers... Et à « la fermeture graduelle des frontières syriennes devant son action qui concentra la quasi-totalité de ses forces au Liban, pays qui est structurellement incapable de mener les mêmes actions limitatives que ses autres partenaires arabes. »

Un principe guidait les actions des Palestiniens, celui de leur *autonomie de décision*. «Ils paieront chèrement ce choix... Certains États arabes, opposés à ce que la cause palestinienne soit davantage qu'une *carte* dans leurs mains inféodées à leurs propres stratégies, le feront payer aussi: sièges, bombardements, destructions et même massacres...»

En Jordanie, les opérations sont lancées presque toutes les nuits, provoquant les ripostes d'Israël et un risque permanent de déstabilisation de la monarchie hachémite. « Certaines organisations, par idéologie ou grisées par leurs nouveaux acquis, commencent à proclamer un "Hanoï" arabe. Pour sauver son trône, Le roi Hussein prend les devants... Les fedayin sont chassés de la Jordanie

au prix de plusieurs milliers de morts. Après un bref passage par le territoire syrien, interdit à toute action palestinienne contre Israël, les unités palestiniennes se replient au Liban... »

La présence de l'OLP au Liban « se développe au point de représenter un danger pour la pérennité de l'équilibre communautaire instable libanais⁽¹⁾. L'historien Ahmad Beydoun décrit l'atmosphère '*Au sud Liban, les Palestiniens commencèrent à s'organiser militairement, et à sortir de leurs camps pour établir des bases, plus ou moins proches de la frontière. Cela entraîna des frictions et des escarmouches avec l'armée libanaise. Il en résulta finalement l'accord du Caire de novembre 1969 qui accordait en fait aux Palestiniens le droit de lancer des opérations à partir du territoire libanais*⁽²⁾. »

Pour Sanbar, au Liban, « la nature du régime politique permet à l'OLP de consolider son pouvoir, mais l'entraîne irrésistiblement dans la guerre civile libanaise ». L'organisation jugeait sa présence au Liban comme la seule garantie de son autonomie de décision.

« La défection de Sadate avec les accords de Camp David sonna la montée des régimes dits de "*la fermeté*" ». La Syrie cherchait à contrôler pour en faire un instrument

(1) Voir l'entretien avec l'historien Fawaz Traboulsi dans *La Revue d'études palestiniennes* n°14, 1984

(2) Voir *La Revue d'études palestiniennes*, N°44, été 92

de sa politique. Les conflits interarabes ont laissé pourrir la crise libanaise. Pour illustrer, en quelques mots simples, la contradiction permanente entre des régimes arabes et le mouvement palestinien, Sanbar fait écho aux « paroles de réfugiés dans les camps: *les régimes arabes sont pour la Palestine et contre les Palestiniens.* »⁽¹⁾

Et malgré l'opposition des régimes arabes, l'OLP réussit à consolider méthodiquement sa représentativité politique. Elle est reconnue comme '*seul représentant du peuple palestinien*' par le sommet arabe de Rabat en 1974, et obtient un succès diplomatique indéniable lors de son admission comme observateur aux Nations unies ; succès couronné par le discours historique d'Arafat devant l'Assemblée générale en novembre 1974, qui offre aux Palestiniens une nouvelle visibilité.

4- Les Arabes perdent leurs Juifs⁽²⁾

A la fondation de l'État d'Israël, la population demeurait en grande partie à majorité arabe. En 1946, on ne comptait que 608 225 juifs sur un total de 1 912 112⁽³⁾. «Les communautés juives arabes furent très longtemps

(1) *La Palestine expliquée à tout le monde*, op. cit.

(2) D'après une contribution d'Elias Sanbar « Le sionisme dans le regard du monde arabe », dans *Juifs et Musulmans*, éditions La Découverte, Paris 2006.

(3) Cité dans '*Profil du peuple palestinien*', dossier de la Revue d'études palestinienne N°14

réticentes à la perspective d'une émigration vers la Palestine. Les chiffres de l'Agence juive démontrent que la totalité des immigrants juifs d'origine arabe de 1880 à 1946 représentait à peine 1,5 % de l'ensemble des immigrants juifs en Palestine. Mais, à partir des années 1950, ils constituent la majorité de l'immigration. »

Placés sous le feu de la critique de leur opinion publique, «les gouvernements arabes désignent ces communautés juives comme boucs émissaires pour camoufler leur échec, leur trahison et leurs compromissions. Ce qui a aidé de façon indirecte, la campagne de l'agence juive: *‘Vous êtes juifs, venez en Israël.’*» Mais L'analyse fine des statistiques tenues par l'Agence juive montre qu'il n'y a quasiment pas de Juifs arabes qui viennent en Palestine avant 1948⁽¹⁾... »

Il y aura ensuite des pics d'émigration en fonction des guerres régionales... La communauté juive libanaise, par exemple, videra les lieux après la guerre de 1967. « Pour les Juifs irakiens, cela remonte aux années 1950. Pour les Juifs yéménites, c'est plus tardif. »

Et, en ce qui concerne les Juifs syriens⁽²⁾, *‘le départ exigé par le Congrès juif mondial et le gouvernement américain a été malheureusement accepté par les autorités*

(1) https://www.saphirnews.com/Israel-Palestine-les-integrismes-enemis-de-la-paix_a18276.html, consulté 04/08/2019

(2) Boutros Hallaq, « L'antisémitisme et ses avatars », *La Revue d'études palestiniennes*, n° 26, 1988.

syriennes... Et nous sommes très nombreux, dans le monde arabe, à regretter amèrement l'anéantissement presque total des communautés juives arabes''.

Les pseudo-historiens sionistes décrivent⁽¹⁾ ‘‘le long cauchemar du séjour des juifs en terre arabe’’. A ceux-là, Sanbar précise que « les juifs ne séjournèrent pas chez les Arabes dans la mesure où... ils étaient ‘‘chez eux’’, Arabes ou arabisés, habitant leurs propres patries ; que le statut de minoritaire, partagé d’ailleurs avec d’autres communautés, si inégalitaire qu’il fût, n’a absolument rien à voir avec l’antisémitisme occidental auquel on tente en vain de l’assimiler ; qu’enfin les problèmes graves n’apparurent qu’à l’approche de la date fatidique de 1948, lorsque le travail des émissaires sionistes œuvraient à provoquer le départ des juifs arabes vers Israël... »

5 – Les moments forts⁽²⁾ de 1982 et 1988

Deux moments forts sont à retenir: le premier, tragique, est lié au siège de Beyrouth en 1982, à l’expulsion de l’OLP du Liban et aux massacres de Sabra et Chatila ; le second cinq ans plus tard, en 1988 avec la première Intifada.

A Sabra et Chatila, entre le 16 et le 18 septembre 1982, 3000 civils Palestiniens sont assassinés par des forces

(1) *Le droit au retour, le problème des réfugiés palestiniens.*

(2) Résumé et extraits de plusieurs sources, structuré à partir de *La Palestine expliquée à tout le Monde* op. cit.

libanaises, sous les yeux des soldats israéliens, et près de 2000 autres sont portés disparus... Les massacres provoquent l'indignation mondiale et Israël perd aux yeux de beaucoup son aura 'morale'. C'est alors que naît, en réaction à ce crime, le mouvement de la paix israélien. Une foule de 400 000 personnes, crie son indignation et son refus du crime. La revendication morale... débouche dans la foulée sur des interrogations capitales puisqu'elles posent pour la première fois la légitimité de la perpétuation de l'occupation: *Que faisons-nous à Gaza et en Cisjordanie?* »

En 1988, l'OLP, alors exilée à Tunis, vit sous le boisseau ses '*années de braise*', «comme les qualifiera Arafat . Le salut vient cette fois, non plus des Palestiniens en exil, mais de ceux de Cisjordanie et de Gaza...» C'est l'Intifada. «Les images des adolescents et des enfants armés de pierres face aux chars israéliens, effaceront, en partie, celle du cagoulé des Jeux Olympiques de Munich... La disproportion des forces opposées a modifié le registre de l'affrontement et aboutit à délégitimer l'occupation. »

L'Intifada, qui réagit à vingt ans d'occupation, « fut spontanée au départ, prise ensuite en charge par la direction de l'*extérieur*. Les acteurs locaux suivent les consignes d'Abou Jihad de ne pas utiliser les armes à feu. Ce mot d'ordre sera complètement respecté⁽¹⁾. »

(1) https://www.youtube.com/watch?v=11_zG11ey_A&t=29s ,
consulté 04/08/2019

L'Intifada pousse l'OLP à une réponse politique forte. Le Parlement palestinien en exil, réuni en novembre 1988 à Alger, vote à la majorité l'établissement de l'État palestinien au sein des frontières de juin 1967. « Bien qu'il soit dépourvu d'existence réelle, il est fondé en droit sur la légalité transcrite dans la Résolution 181 de l'ONU. L'OLP accepte les Résolutions 242 et 338 comme base de règlement politique. Ce qui revient à admettre l'existence de l'État d'Israël...

J'étais l'un des délégués qui, à Alger, votèrent le compromis historique et je me souviens de la passion des débats, de notre déchirement lorsqu'il fut question d'adopter la distinction entre *patrie* et *État*... Il fallait accepter que notre État ne soit pas édifié sur la totalité de notre terre natale... Cette concession fut vécue comme un reniement intime, un renoncement à soi ».

Plus tard, le 15 décembre 1988, par décision du secrétaire général de l'ONU, les délégations de l'OLP s'appelleront désormais 'missions d'observation de la Palestine. «Ce fut une façon subtile de remplacer une organisation par un pays.» A partir de là, la reconnaissance du pays Palestine était lancée...

6- « Le sionisme dans le regard du monde arabe »

Les relations entre les deux communautés, juives et musulmane, notamment en Orient, diffèrent selon les

périodes et les lieux.⁽¹⁾ « On ne peut pas confondre les relations entre les juifs et les musulmans à Alexandrie ou au Caire avec celles qu'ils eurent à Tolède ou à Cordoue pendant la période andalouse... A certains moments de leur histoire, les juifs et les musulmans ont pu trouver des formes sociales qui permettaient le bon voisinage⁽²⁾... »

Sanbar distingue trois époques:

1- De la naissance du sionisme jusqu'en 1948:

Les Arabes perçoivent le sionisme comme une menace, les Arabes de Palestine étant sur la première ligne de front. « L'idée qui va s'imposer (est) que le sionisme arrive dans les bagages des puissances coloniales et qu'il vient bloquer un mouvement régional unitaire et indépendantiste... Les nouveaux arrivants souvent pauvres, rescapés d'on ne sait où, parlent le russe, l'allemand, le polonais, le yiddish... »

2- De 1948 jusqu'aux négociations de paix:

L'ampleur du désastre met les Arabes sous état de choc. « Les Palestiniens massacrés, expulsés, terrorisés sont partis parce qu'ils s'imaginent revenir très vite. Le discours arabe va adopter une thématique conspirationniste, un

(1) https://www.saphirnews.com/Israel-Palestine-les-integrismes-ennemis-de-la-paix_a18276.html , consulté 04/08/2019

(2) Elias Sanbar a codirigé avec Denis Charbit et Benjamin Stora la troisième partie de *L'histoire des relations entre juifs et musulmans*, consacrée au «*Temps présent*» : voir le site www.juifsetmusulmans.fr

complot mondial... Pendant cette période, un discours de déni d'existence va fleurir. »

3- Depuis l'impasse des négociations de paix:

« Les Israéliens n'ont pas du tout assimilé l'ampleur du compromis historique consenti par les Palestiniens et les Arabes... Pour les opinions arabes, les Israéliens ne veulent pas faire la paix. »

7- ‘Les nouveaux historiens israéliens’

Bien avant l'avènement des ‘nouveaux historiens israéliens’, «les historiens palestiniens⁽¹⁾ de la période mandataire... puis ceux de l'après al-Nakba, ont fourni très tôt des détails sur ‘*la stratégie de la terre vidée*’: non, «les Palestiniens n'avaient pas vendu leurs terres, au contraire, ils possédaient en 1948, plus de 94% de la superficie de la Palestine».

Les historiens palestiniens qui étaient d'abord des chroniqueurs, dont les travaux avait pris la forme du journal individuel, ont décrit les circonstances de l'exode. E. Sanbar retient l'ouvrage de ‘Arif al-‘Arif, *Al-Nakba* «parce qu'il constitue une compilation quasi exhaustive de toutes les données événementielles de l'époque». Mais l'histoire racontée par les historiens-exilés «étaient inaudibles en raison de la surdité générale ! »

(1) Contribution d'Elias Sanbar, « Le vécu et l'écrit : historiens-réfugiés de Palestine. Quelques propositions pour la recherche », *La Revue d'études Palestiniennes*, n° 1, automne 1981.

Des historiens israéliens ont cherché, tardivement, soit quarante années après la création d'Israël, « les vraies raisons de l'exode de 700 000 à 800 000 Palestiniens en 1948 » et ont mis au jour la responsabilité des Forces de défense israéliennes (IDF). Faut-il encore rappeler que « les Palestiniens étaient rendus coupables de leur propre malheur, coupables d'avoir été là, chez eux... et coupables d'être partis! » L'apport de ces historiens israéliens a brisé ce mythe important qui a accompagné l'émergence d'Israël.

Fouad Moughrabi⁽¹⁾, citant Benny Morris, 'le découvreur' des archives du Service du renseignement de l'armée, lesquelles documentent l'exode palestinien entre le 1^{er} décembre 1947 et le 1^{er} juin 1948, écrit: '*sans aucun doute, ce sont les opérations militaires qui furent la cause principale du mouvement de population*'. Sa conclusion est que l'analyse de l'Intelligence Branch '*démolit complètement la thèse officielle israélienne qui explique l'exode en masse par des ordres, ou des incitations de la direction arabe...*'

Simha Flapan⁽²⁾, auteur de *A la fin de la guerre 1947-1948*, note que '*l'IDF avait réussi, par différents moyens - par l'incendie, les bombardements, la pose de mines dans les ruines - à détruire quelques 350 villages et bourgs*

(1) Contribution d'Elias Sanbar intitulée « Réécrire l'histoire », *La Revue d'études palestiniennes*, n°29, 1988.

(2) Simha Flapan, *The Birth of Israel*, Pantheon, New York, 1987.

arabes situés dans les régions dévolues à l'État juif ou conquises au cours de la lutte. Des milliers et des milliers de maisons, d'ateliers, d'entrepôts, de bergeries, de pépinières, de vergers furent également détruits, le bétail saisi, l'équipement volé ou brûlé.''

Ces 'nouveaux historiens', même s'ils restent encore minoritaires, «ont semé un doute sur le discours officiel qui concerne la genèse de l'État d'Israël... et sur une société qui était jusque-là convaincue que sa légitimité était sans faille... On peut trouver chez quelques intellectuels «certains travaux courageux, et des percées de valeurs inégales. Leur mérite est d'autant plus grand qu'il a fallu qu'ils se fassent eux même violence... «Né en réponse à la Shoah, Israël fut perçu comme *un Bien absolu en réponse à un Mal absolu*. Il est dès lors, extrêmement difficile pour des Israéliens, d'accepter l'idée que leur Bien absolu a été bâti sur une injustice faite à un autre peuple... La population israélienne reste autiste⁽¹⁾ à la réalité historique...»

Il arrive même aux vertueux de pécher mortellement, comme ce Benny Morris qui «s'est rétracté... a regretté dans une tonitruante déclaration que les Israéliens des premières années... n'aient pas expulsé *tous* les Palestiniens». Le chemin est encore très long pour se rapprocher des thèses palestiniennes.

(1) <http://blog.lesoir.be/baudouinloos/2014/02/06/elias-sanbar-la-connaissance-de-lhistoire-est-a-la-base-de-la-reconciliation/> , consulté 04/08/2019

V- Historique politico-diplomatique des négociations

1 - Les premiers pas de la diplomatie

Dès le début des années 1970, «des contacts secrets (sont entamés) entre des Israéliens de l'opposition, celle de gauche au départ, de *l'establishment* par la suite et des émissaires palestiniens dûment mandatés par la direction de l'OLP⁽¹⁾.»

A partir de 1974, suite à l'adoption par la session du Conseil national palestinien, le parlement en exil, d'une résolution présentée par le Front populaire démocratique de libération de la Palestine (FDPLP), qui stipule que " les Palestiniens édifieront leur État sur toute partie libérée ou dont Israël se sera retiré". L'idée de partage de territoire commence à être sérieusement envisagée. «Une évolution par glissements successifs, parfois imperceptibles, suivra, maintes fois interrompue ou entravée, en butte souvent à des obstacles sanglants – guerre civile au Liban, invasion de Beyrouth, massacre de Sabra et Chatila, etc.- mais finalement, et grâce à l'intifada, aboutira en 1988... à la

(1) Les extraits proviennent de trois sources : *Palestine, le pays à venir*; *La Palestine expliquée à tout le monde*; *Être Arabe*, op. cit.

tenue du Conseil national dit de l'indépendance qui proclame la naissance de... l'État des Palestiniens où qu'ils se trouvent ».

En acceptant le principe de deux États et en prenant la voie la décision de participer aux négociations de paix initiées par James Baker, l'OLP s'engageait dans les voies de la diplomatie. «C'est dans cette conjoncture qu'au début de l'année 1988, je suis chargé de coordonner, dans la plus grande discrétion, les travaux d'un large groupe d'intellectuels, de cadres et d'experts palestiniens, en vue de préparer les dossiers de la future négociation avec Israël... Nous avons préparé les dossiers techniques de l'occupation, la question de l'eau, des juridictions, du redéploiement, des frontières, du retour et la question des colonies...

Entretiens des intellectuels et des militants 'non officiels' lançaient une campagne presse pour préparer les esprits, visant à distinguer les deux notions de *patrie* et d'*État*. Si la Palestine est notre *patrie*, est-il dit en substance, il nous faut néanmoins envisager le cas où notre *État* ne recouvrirait pas l'ensemble de notre *patrie*... Je l'énonce, lors d'une rencontre avec des Israéliens à Amsterdam en 1988, à Yehoshafat Harbaki, ancien chef des services secrets israéliens, faucon devenu colombe... Ce dernier reprend la suggestion à son compte, dans un article paru la même année... Ici et ailleurs, le message commence à passer... »

A la même époque, « les interlocuteurs israéliens sont de

plus en plus nombreux à penser que la permanence de l'occupation est désastreuse que les deux peuples sont condamnés à vivre en voisins, au sein de deux États distincts. Et de revendiquer de leur côté une autre distinction: ne plus conditionner la vie d'Israël à la disparition de la Palestine... »

2 - Les contacts secrets avant la négociation⁽¹⁾

Alors que l'Intifada bat son plein, des tractations, des rencontres plus ou moins clandestines se multiplient entre Palestiniens et Israéliens du camp de la paix. «J'en ai fait partie. Ce fut une période d'intenses contacts secrets ... L'histoire, les archives aussi, diront un jour que les contacts, avec leurs hauts et bas, n'ont jamais cessé. Ce qui change après 1987, c'est qu'ils ont une perspective: la solution négociée. »

Les dialogues s'accélérent « à travers l'Europe surtout, aux Pays-Bas en particulier, avec des délégations de plus en plus fournies. J'ai fait des belles rencontres. J'ai découvert surtout que la vie commune était concrètement possible, pas seulement une éventualité théorique. Nous avions certes déjà des relations fortes avec des Israéliens antisionistes. Mais ces rencontres furent l'occasion d'une ouverture à des sionistes favorables à la paix. Je me souviens, parmi d'autres, de mes conversations avec l'historien Zeev Sternhell, les écrivains David Grossman et A. B. Yehoushua,

(1) Extraits, *La Palestine expliquée à tout le monde*, op. cit.

l'ancienne ministre Shulamit Aloni, de Yaël Dayan fille de Moshe Dayan, de Yehoshafat Harkabi et de tant d'autres interlocuteurs respectueux de mes droits... C'est ainsi qu'en 1989, jouissant de l'appui total de Yasser Arafat et de Mahmoud Abbas, l'actuel président de la Palestine, je fus chargé avec deux autres camarades, dont Ilan Halevi, mon ami très cher, disparu en 2013, de préparer les dossiers de la négociation à venir... parallèlement à nos rencontres, nos dirigeants étaient également en tractations secrètes avec des dirigeants officiels d'Israël ».

E. Sanbar cite trois "intermédiaires-précurseurs": Pierre Mendès France, le journaliste et militant pacifiste Uri Avenery et le général Matti Peled qui ont participé aux pourparlers.

S'interrogeant sur l'impact sur les Palestiniens de ces négociations secrètes et des sacrifices qu'il faudra consentir pour aboutir à un compromis historique, E. Sanbar note, circonspect, qu' «Il y a des moments où votre opinion vous comprend... des moments où elle vous considère comme un traître, et des moments où elle vous traite de héros... Certaines forces palestiniennes et israéliennes jugeaient ces contacts inacceptables, sinon "collaborationnistes"... Mais vous ne pouvez pas faire la paix quand vous avez la conviction qu'il faut rester entre vous.»

En 2018, dans une interview⁽¹⁾, Sanbar va plus loin:

(1) <https://www.youtube.com/watch?v=0ZuwDQW68OQ> consulté 04/08/2019

«Quand on s'engage pour une grande cause, on ne fait pas des études de marché, de faisabilité... En règle générale, tout le monde vous dit: *"Tu es un pauvre naïf, le rapport de force est tel"*... En tout cas, un engagement pour une grande cause est toujours du contre-courant... »

3- Les négociations de paix, comment expliquer l'échec?

Depuis , la conférence de Madrid le 30 octobre 1991 « ce sont les États-Unis qui mènent le jeu et impose le rythme des négociations ». A Madrid, les Palestiniens⁽¹⁾ se sont retrouvés obligés de céder sur des points fondamentaux: leurs représentants devraient se fondre dans la délégation Jordanienne, l'absence de délégués de Jérusalem, le refus préalable d'envisager la constitution d'un État palestinien indépendant.

C'est aussi à ce moment-là que E. Sanbar devient acteur à part entière de la scène diplomatique. Il part deux ans à Washington poursuivre les négociations. Il se voit confier⁽²⁾ en 1993 la responsabilité de la délégation palestinienne à la conférence d'Ottawa sur les réfugiés.

La victoire du Parti travailliste en juin 1992 sous la conduite d'Yitzhak Rabin facilite un changement d'atmosphère qui ouvre la porte à une diplomatie parallèle.

(1) Préface du n° 42, *la Revue d'études palestiniennes*, 1992 .

(2) «Cela a été pour moi le moment le plus bouleversant. Moi l'exilé j'annonçais le retour de l'Absent ».

Et, à partir de janvier 1993, des pourparlers secrets réunissant des officiers israéliens et des responsables de l'OLP se tiennent à Oslo en Norvège. Aussi, « il existe toujours une multiplicité de canaux parallèles, plus ou moins secrets. Ici, il y avait en fait trois pôles: Oslo, Washington, Tunis, sans compter Tel-Aviv... Mais, il est vrai qu'une fois qu'on a pu constater qu'Oslo fonctionnait bien, que les échanges y étaient fructueux, le travail officiel de notre délégation à Washington a été retardé afin de permettre à Oslo d'aboutir⁽¹⁾ ».

Le 13 septembre 1993, Yasser Arafat et Mahmoud Abbas signent avec Yitzhak Rabin et Shimon Peres, sur la pelouse de la Maison Blanche, les accords d'Oslo. Des lettres furent échangées entre Yasser Arafat et Yitzhak Rabin, « qui consacraient le principe d'une reconnaissance mutuelle et mettaient fin à des décennies de déni-réciproque d'existence... Ce qui constitue une *rupture historique*. »

Mais après l'adoption solennelle de la Déclaration sur les arrangements intérimaires d'autonomie en septembre 1993, beaucoup attendaient une concrétisation d'accords spécifiques au cours des années suivantes. ce pari qu'Israéliens et Palestiniens construisent *une confiance mutuelle* fut perdu.

(1) Entretien avec Elias Sanbar, réalisé par Hélène Buisson-Fenêt & Charif Kiwan. <https://vacarme.org/article928.html> , consulté 04/08/2019

Pour expliquer cet échec, E. Sanbar évoque des raisons liées à “la procédure spécifique” imposée par Les Américains en accord avec Israël, au prétexte que les questions de Jérusalem, des réfugiés, de la sécurité d’Israël, des colonies sont “explosives”, décident de les mettre à plus tard, au terme d’une période de cinq ans... Ce qui a donné le temps à Israël de multiplier à l’envi les faits accomplis et de prolonger indéfiniment la période transitoire...» Et, ce qui était «à l’origine, ajoute-t-il dans un entretien aux *Questions internationales*⁽¹⁾ un élément de procédure - s’est révélé en réalité un élément de fond – (qui) a littéralement vicié le processus de paix...

Elie Barnavi ⁽²⁾ répondant dans la même interview à la même question, fait allusion politiques de blocage, d’hésitations et de confusion des gouvernements israéliens: “ *Nul ne peut dire ce qui se serait passé si Yitzhak Rabin n’avait pas été assassiné, si après l’assassinat Shimon Peres n’avait pas tout fait pour rater les élections de mai 1996 en faisant ainsi place nette à Benyamin Netanyahu, si Ehud Barak triomphalement élu trois ans plus tard n’avait pas choisi de négliger le volet palestinien pour se*

(1) *Questions internationales*, n° 28, Israël, novembre-décembre 2007; repris par le site de la Documentation française, URL : <https://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/israel-60-ans/barnavi-sanbar.shtml>, consulté : 04/08/2019.

(2) Elie Barnavi est historien, ancien ambassadeur d’Israël en France.

concentrer sur la Syrie, avant de revenir vers Yasser Arafat en catastrophe, tard et maladroitement, si enfin Bill Clinton avait créé à Camp David une atmosphère de conclave et imposé d'emblée ses 'paramètres'. »

Dans de multiples interventions⁽¹⁾ sur ce sujet, E. Sanbar aborde les conséquences de l'assassinat de Rabin sur les négociations. «Je crois que c'est (sa) volonté de changer de politique et d'aller dans le sens de la paix, qui lui coûta la vie, lorsqu'il fut assassiné en 1995 par Yigal Amir, un étudiant juif d'extrême droite... Rabin n'était pas un ange, il a expulsé de leurs maisons 60 000 Palestiniens après la conclusion des accords de cessez-le-feu en 1949... Mais, à un moment donné, il a compris qu'il fallait avancer... Après des attentats des Palestiniens (suite aux accords d'Oslo) il avait déclaré qu'il continuerait à négocier ; alors que jusque-là, les attentats bloquaient le processus... Son assassinat prive le processus d'un acteur essentiel, par son profil de militaire converti à la cause de la paix. Puis, la campagne d'attentats du Hamas... fait dérailler le processus de négociation. » Les Israéliens ont élu un gouvernement de droite dure. qui donne au processus un coup d'arrêt.

(1) ... ainsi que dans son livre *La Palestine expliquée à tout le monde*.

4 – Les débats de l’après-Oslo⁽¹⁾

Les réactions des Arabes à la signature des accords d’Oslo oscillaient entre l’hostilité et la réserve. L’hostilité dominait nettement chez les islamistes, ainsi que dans la mouvance nationaliste arabe, proche dans sa sensibilité du front de refus. Le rejet s’explique tout simplement par l’opposition de principe à la paix avec Israël. Selon Farouk Mardam-Bey⁽²⁾: *La critique principale portait sur la logique même des accords. L’OLP s’engageait dans un processus qui risquait de ne conduire nulle part. Ce qu’elle obtenait de concret était une autonomie sans souveraineté et que cela dépendait de la bonne volonté d’Israël* ».

Dans *Être arabe*, Sanbar fait le point sur la question et répond aux contempteurs des accords: Tant de choses ont été dites et écrites sur les étapes, les enjeux, les procédures, les blocages et les avancées, de Madrid à Oslo, et d’Oslo au siège de la Muqâta’a, du décès de Yasser Arafat à la décision de retrait unilatéral de Gaza en passant par la feuille de route...

-
- (1) Pour prendre connaissance des différents points de vue, lire le débat organisé par *la Revue d’études palestiniennes* : « pour une relance du processus de paix », avec André Azoulay, Alain Finkelkraut, Théo Klein, Hammadi Essid, Camille Mansour, Elias Sanbar, n° 38, 1991
 - (2) Co-auteur avec Sanbar du livre *Être arabe* d’où est tiré ce résumé.

E. Sanbar cite des points lourds de conséquences historiques:

1. Le premier a trait au compromis historique. Les Palestiniens, à qui l'on demande sans discontinuité de nouvelles "concessions pour la paix", estiment qu'ils ont déjà parcouru leur part du chemin et que la balle est aujourd'hui dans le camp israélien...

2. Le deuxième concerne l'appréciation des accords. Constituent-ils une avancée réelle, un désastre ainsi que l'affirment certains qui en ont fait la source absolue de tous les maux et malheurs...? Mais, comme tout traité ou toute convention, ce ne sont après tout que des documents reflétant à un certain moment un rapport de forces... On peut dire que... ces accords n'étaient pas totalement mauvais... Il n'en demeure pas moins qu'ayant prévu le retour de plusieurs milliers de Palestiniens, ces mêmes accords inversaient une règle, une "loi historique" du sionisme, celle-là qui imposait que le Palestinien devait toujours *sortir* de la Palestine, jamais *y revenir*.

Le dispositif institutionnel que constitue l'instauration d'une Autorité nationale palestinienne, ne masque pas que son pouvoir est limité à des compétences précises: éducation, santé, affaires sociales, sécurité intérieure. De plus, Mais il a été minée par la politique constante de forte répression de la part d'Israël: emprisonnement de députés, bombardements de ministères, le siège du Président

Arafat... Sur le terrain, il était demandé à l'Autorité de défendre les intérêts israéliens et de réprimer les groupes qui ne faisaient que répondre aux provocations des colons.

3. Le troisième point concerne la lettre brève cosignée par Yitzhak Rabin et Yasser Arafat la veille de la conclusion des accords d'Oslo à Washington. La lettre instaurait une reconnaissance *mutuelle et simultanée*. Joint aux accords, ce document représenta la seule rupture historique digne de ce nom... Jusque-là, le conflit avait en permanence buté sur un déni réciproque d'existence: "Vous n'existez pas" disaient les Israéliens, "vous n'existez non plus", rétorquaient les Palestiniens.

Le quatrième point est en fait une question⁽¹⁾ qui est de savoir si Israël peut vraiment la paix?

5- D'une Intifada à l'autre

Beaucoup d'eau a coulé depuis les accords d'Oslo. Des présidents américains se sont succédés ainsi que des Premiers ministres israéliens... Puis ce fut le tour de Ehud Barak qui, dès sa prise de fonction en mai 1999, déclara qu'il n'appliquerait pas les accords signés, mais qu'il était prêt à conclure un règlement final. Convoqué à la hâte, le sommet de Camp David du 11 au 25 juillet 2000, s'achève sans accord. «Arafat, malgré ses demandes de mieux

(1) Voir chapitre VII, "Schizophrénie nationale" et peurs des Israéliens.

préparer la rencontre..., fut littéralement sommé par les Américains de partir pour Camp David. Les causes de cette précipitation sont connues: Clinton était pressé par l'approche de la fin de son mandat et Ross l'avait assuré que le président palestinien était suffisamment affaibli pour être cueilli comme un fruit mûr ».

Les négociations traînaient en longueur et les Palestiniens étaient terriblement déçus par les résultats du processus de paix et leurs conditions se sont même aggravées. « Sur le terrain, se mettaient en place des nouvelles colonies et les barrages de sécurité cernés par des routes de contournement, qui vont à l'encontre d'un possible compromis territorial à venir». Sans parler du fait que la poursuite de la répression fragilisait le camp de paix palestinien et encourageait sa radicalisation. «A un point tel qu'il devint fréquent d'entendre de simples citoyens vous affirmer que "la vie sous l'occupation avant les accords d'Oslo était finalement plus facile"... Bien des Palestiniens étaient découragés. Les éléments les plus durs se sont ralliés aux idées du Hamas et à son discours plus "musclé", à la fois contre Israël et contre les positions jugées trop conciliantes du Fath... (A Camp David) Arafat tiendra tête aux menaces américaines et israéliennes et rentrera auréolé, du fait non de son intransigeance mais de sa fidélité aux aspirations de son peuple... Il négociait le dos au mur. Il ne pouvait accepter moins que la Cisjordanie et Gaza, il ne pouvait pas céder sur Jérusalem, une souveraineté symbolique

dans les quartiers arabes. Il ne pouvait pas abandonner le principe du droit au retour des réfugiés...»

En Palestine, l'embrasement n'attendait que l'étincelle. «Redoutable tacticien, Ariel Sharon... mettra le feu aux poudres lorsqu'il acculera Ehud Barak, qui a de fait déjà perdu sa majorité à la Knesset, à l'autoriser à se rendre sur l'esplanade des Mosquées». Le soulèvement populaire de décembre 2000 constitue, «malgré sa qualification de deuxième Intifada, un mouvement radicalement différent de celui qui l'avait précédé en 1987-1991. La différence tient à un trait radical: le recours aux armes... »

La deuxième Intifada commence... et les négociations de Taba, en janvier 2001, n'y changeront rien, malgré leurs avancées indéniables sur le papier.

6- L'avancée⁽¹⁾ de Taba sur la question des réfugiés

«Au sentiment répandu selon lequel le conflit du Moyen-Orient serait insoluble et à ce titre désespérant, je répondrai succinctement en rappelant que les négociations de Taba en 2001, celles qui ont donné naissance au projet de l'accord dit de Genève en 2003, ont abordé toutes les questions épineuses, Jérusalem, les réfugiés, les colonies et apporté la preuve que toutes les questions, tous les problèmes peuvent être résolus. Concrètement... Une

(1) Résumé à partir : *Le droit au retour, le problème des réfugiés palestiniens.*

avancée a eu lieu quant à la question des réfugiés:

le document de Taba⁽¹⁾ distingue le principe du droit au retour de sa mise en application... Cette apparente évidence marque « un tournant radical... Quand on se rappelle que le déni qu'une quelconque injustice ait pu être commise à l'égard des réfugiés fut, des décennies durant, la position inébranlable de la diplomatie israélienne... »

En outre, Israël exprime *‘solennellement sa tristesse pour la tragédie de réfugiés palestiniens’*... cette expression de tristesse, s'assortit de la notion de responsabilité. Avec cet aveu, les Israéliens abandonnent la thèse de la responsabilité exclusive des Arabes, et même des victimes palestiniennes elles-mêmes...

Même quand le document de Taba formule qu'*Israël a été entraîné dans la guerre et l'effusion de sang de 1948-1949, qui ont fait des victimes et provoqué des souffrances des deux côtés, y compris le déplacement et l'expropriation de la population palestinienne...*' Israël n'en est pas encore à nommer les auteurs... Mais «quelqu'un ignore-t-il aujourd'hui où ce drame de l'expulsion eut lieu et qui expropria les biens des réfugiés?

Quant à la question du retour, du rapatriement et de la réinstallation, le document constitue «une prise en

(1) Le texte intégral du document, voir *le Monde diplomatique* du mois de septembre 2001

considération des besoins et des aspirations... et des changements survenus du fait de l'écoulement du temps. Ainsi, l'existence d'une société israélienne et d'un État, soit assurée. Ainsi également l'existence d'une double aspiration palestinienne: le désir de vivre dans un État indépendant et souverain et l'application du droit au retour.»

il est vrai que le document ajoute que le volet relatif à la résolution 194... *'exprime la position palestinienne'*. Pour Sanbar « il ne faut pas s'arrêter à ce "bémol", dans la mesure où le simple fait de ne pas rejeter purement et simplement toute référence à la résolution 194 constitue une ouverture très importante de la part des Israéliens, qui brisent ainsi un des plus forts tabous de ce conflit... »

Quant aux modes d'application du retour: *'vers Israël'* pour les réfugiés du Liban notamment; *'vers le territoire israélien échangé'* (contre un territoire situé dans la partie dévolue au futur État de Palestine); *'vers l'État de Palestine'*. «Ces dispositions sont complétées par une série de mesures ayant trait à *"la réhabilitation dans les pays hôtes actuels"* ou *"la réinstallation volontaire dans un pays tiers"*».

Le document de Taba n'est certes qu'un projet, et nul ne sait alors si les négociations reprendront ni si elles aboutiront.

7- L'élimination "politique" de Yasser Arafat

La deuxième Intifada fut pratiquement défaite et ouvrit la voie à des pratiques annexionnistes qui culminèrent avec la construction du Mur dit de *séparation*... « Le recours aux armes fut une erreur politique⁽¹⁾... Outre son inefficacité, elle justifiait les comportements de l'occupant et privait le camp palestinien de la formidable sympathie internationale qui avait accompagné la révolte des pierres. Le président palestinien a misé sur le durcissement pour obtenir l'ouverture, tactique dont il avait déjà usé, non sans succès, par le passé... C'est à ce niveau que survint l'erreur politique qu'il paiera très cher. Mais, Yasser Arafat n'a jamais été en faveur des actions suicide. Ces dernières ne sont apparues qu'après que les mouvements fondamentalistes palestiniennes eurent décidé d'adopter ce type d'action, "inaugurées" au Sud-Liban contre l'occupant israélien par le Hezbollah... Israël s'engouffrera dans cette faille et mènera à merveille sa stratégie d'élimination politique d'Arafat ».

Enfin E. Sanbar considère qu'il « serait bon que les Israéliens, qui le vouent aux gémonies, n'oublient pas qu'Arafat a réussi à persuader son peuple de reconnaître l'adversaire historique, Israël ».

(1) Résumé à partir de *La Palestine expliquée à tout le monde*, op. cit.

8- Refuser tout terrorisme

Le terrorisme est à rejeter⁽¹⁾...La violence peut être légitime dans le cas des résistances contre l'oppression et l'occupation « qui sont, elles, des formes de terreur. La clé pour distinguer la violence légitime de l'autre, illégitime, tient, elle, à la nature des cibles. Quand la cible est civile, alors cette violence est terroriste et rien, aucune cause si juste soit-elle, ne peut la justifier... La légitimité est finalement *la* question.

Faire exploser un bus à Tel-Aviv est un acte terroriste. Bombarder aveuglement des camps de réfugiés ou des villages, comme les Israéliens l'ont fait à plusieurs reprises à Gaza ou au Liban, est également un acte terroriste.

Par ailleurs, on ne peut pas réduire la question de terrorisme⁽²⁾ au seul usage des armes... à l'aveugle. «La négociation est aussi une forme de violence, je peux en témoigner. Dans un cas, la violence est dirigée vers un autre, dans le deuxième cas, vers soi. C'est très violent de parler à des gens quand vous savez qu'ils sont les artisans de votre malheur. C'est aussi, une violence infinie de dire partageons ma terre.»

(1) *Idem*

(2) *Le Rescapé et l'Exilé*, op. cit.

VI- La grande cause de la culture et de l'identité

Les grandes interrogations sur l'identité renvoient, de nos jours, à la question de la culture. On veut voir de la culture partout, on veut trouver de l'identité pour tous. On dénonce les crises culturelles comme les crises d'identité. Ce n'est pas le cas d'E. Sanbar, qui s'inscrit en faux contre cette dissociation entre culture et identité, car, «la culture, l'identité est plus qu'un moyen pour avoir une avancée positive humaniste, c'est un élément fondamental, mais pas le seul. C'est comme quand on joue au piano, il faut jouer à dix doigts... Le culturel est un élément gratifiant et qui construit des valeurs, la politique fait des traités, gère des conflits... Ils ne sont pas dissociables»

A l'Unesco, temple de la culture mondiale, où il représente la Palestine en tant qu'ambassadeur, E. Sanbar défend la culture palestinienne et promeut sa vitalité culturelle actuelle. Fort de ses prérogatives, il sème des projets, suit les affaires des sites archéologiques, approfondit les pistes d'actions interculturelles... pour récolter à l'arrivée, un renforcement des liens entre la culture palestinienne et le monde de la culture internationale.

1- Que signifie une identité en devenir⁽¹⁾?

Déraciné palestinien du fait d'Israël, E. Sanbar ne se vit néanmoins pas comme un exilé. Car, « tout être humain est en exil, même dans son propre pays, mais tous les pays sont les siens et tous les êtres humains ses frères ». Et, s'il ne vit pas comme exilé, il ne se vit pas non plus comme 'sans identité'. Sanbar décrit son identité personnelle dans pratiquement tous ses livres et interventions publiques: La vie m'a appris que j'habitais davantage une identité multiple qu'un lieu géographique, un territoire au sens étroit... Moi qui suis et me sens arabe, je peux dire que, je ne me suis jamais autant senti comme tel depuis que je suis parfaitement immergé dans la culture française et la langue française, le monde français. Aucune contradiction là-dedans, rien de centripète, que du centrifuge... Je me sens extrêmement français, non pas francophone, mais français... Je me sens étranger quand je vais aujourd'hui en Palestine bien qu'il ne se passe pas une seconde sans que je me sente Palestinien... Je me souviens de ma première visite à ma maison natale, quarante-huit ans après notre départ forcé en 1948. Arrivé chez moi, très ému, dans une sorte de sérénité quasiment mystique, en apesanteur, j'eus la certitude que je ne reviendrais plus y vivre... ce sentiment était libérateur malgré l'incroyable affection que j'éprouvais pour cette maison...

(1) <https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-27-fevrier-2017> , consulté 15/09/2019

L'exil m'a appris que ma quête ne pourrait aboutir que si elle s'orientait vers ce qui est devant moi et non plus derrière... Je vis une arabité infiniment plus étendue, plus vaste que le sentiment d'appartenance locale palestinienne, de même que ma *francité* déborde la géographie de la France. Le choc survient lors de ma première visite à une petite ville où je réside désormais chaque fois que je peux quitter Paris: Céret. Venu là, il y a de nombreuses années, pour visiter le musée, j'y ressentis une forte émotion: cette ville inconnue jusque-là me ramenait à notre villégiature annuelle avec mes parents dans une petite ville de la montagne libanaise, Sofar... En un mot comme en mille, je dispose enfin, d'un lieu où je vis *l'apaisement*...

Faisant sienne une idée chère à la philosophie contemporaine, E. Sanbar refuse la conception d'une identité immuable, donnée une fois pour toute, car il ne peut la comprendre que comme *identité en devenir*: « Les flux identitaires existent, insaisissables et il convient d'appréhender à certaines périodes privilégiées de leur parcours...

Dire son identité consisterait à identifier, puis noter les positions-figures afin de tracer un parcours, un trajet en permanence cinétique. Les recoupements successifs de ces vecteurs de flux forment alors une succession... Cette chaîne d'identité, je l'appelle identité de devenir». Sanbar l'oppose à l'identité définie par son rapport fixe à l'État-nation. Il dénonce «(ces) esprits (qui) sont marqués,

modelés par la dictature de l'idée de l'État national. Comme s'il y a une seule forme d'État et de nation ». Car selon lui « nous sommes à une croisée des chemins entre la pérennité de l'État-nation et l'émergence d'un nouveau cosmopolitisme... ». Témoin: l'horizon de la jeunesse n'est plus limité par les frontières nationales.

1.1- Face à une identité fermée, "la pluralité"

E. Sanbar propose-t-il « de remplacer la question "D'où sommes-nous?" par la question "Où sommes-nous?" pour se libérer du mythe de l'instant zéro de l'identité ».

Approfondissant la notion d'une identité multiple en devenir, il révoque l'illusion « Quand les gens pensent qu'ils se protègent par rapport à la diversité de la vie. Une communauté, repliée comme un poing fermé, se met en position de défense aveugle, n'a plus d'yeux pour voir hors d'elle-même...» Car quand l'identité se confond à tort avec la définition des origines, il «fait le lit de tous les fascismes (et) ne peut mener qu'au comportement tribal, chauvin et raciste. On l'a vu avec le nazisme, avec le franquisme, avec tous les fondamentalismes, et ils ne sont pas l'apanage du seul islam... Cette posture est typique d'une certaine politique israélienne qui fonctionne en circuit fermé sur le mode d'une fixation *infantile*».

Triste, il constate amer: «J'ai reconstruit graduellement moi-même une signification de ce qu'est *la pluralité*. J'ai

découvert petit à petit à quel point ce qui a été perdu était pluriel, pas monolithique à quel point c'était une multitude de couleurs... Cette pluralité est aujourd'hui menacée, puisque le sionisme comme le fondamentalisme musulman essaient de donner au pays une seule couleur. Mais la Palestine est un projet de plusieurs couleurs. Cette "polychromie" a-t-elle encore une chance de survivre dans une région qui se fragmente en identités religieuses?»

1.2 Le projet du Musée national d'art moderne et contemporain

C'est une initiative-défi qui illustre le rôle que joue E. Sanbar en tant que médiateur culturel. Le projet du Musée, inspiré de l'expérience des «*artistes contre l'apartheid*», pensée par l'artiste Ernest Pignon-Ernest, et porté par Jacques Lang, le président de l'institut du Monde Arabe (IMA) et E. Sanbar. C'est donc un «projet franco-palestinien pour l'instant itinérant⁽¹⁾, en attendant de prendre racine en Palestine... un musée actuellement en exil, non pas un musée sur l'exil. Il sera construit à Jérusalem-Est.»

L'IMA abrite la collection dans ses réserves. Aux quelques œuvres offertes par des artistes s'ajoute actuellement à un afflux de dons des grands artistes «à une vitesse surprenante. Cela atteste d'une générosité magnifique». La

(1) <https://www.franceculture.fr/personne-elias-sanbar.html> ,
consulté 04/08/2019

collection de gravures et de peintures s'ouvre à la photographie et la bande dessinée. Jean-Luc Godard a offert un film qui sera diffusé lors des expositions.

Il est envisagé, le moment venu, «le transfert des œuvres en un unique voyage, avec la participation des artistes...»

Les réactions chaleureuses des jeunes Palestiniens qui ont visité l'exposition d'une partie des œuvres, furent pour E. Sanbar comme un baume. «Quelques-uns sont bouleversés de pouvoir lire que la collection appartient au Musée national palestinien d'art moderne et contemporain.»

‘L'art véhicule du beau, des idéaux’, disait la journaliste Olivia Gesbert dans son interview avec E. Sanbar. Lui rappelle que «l'art ne peut être qu'un territoire de paix sinon, il tourne à un lieu de propagande... A l'arrivée, le Musée sera celui de la réconciliation ».

2- La Palestine à l'Unesco, histoire d'une admission

Nommé ambassadeur observateur permanent (2006-2011) puis ambassadeur délégué de la Palestine depuis 2011, E. Sanbar fournit sa version de l'admission de la Palestine comme membre à part entière de l'organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture, (Unesco). Admission qui a eu pour conséquence la suspension de la cotisation des États-Unis à l'Unesco...

Historiquement, à l'ONU ou à l'Unesco, l'OLP disposait

du statut de ‘mission d’observation’. Quand «le 15 novembre 1988, Arafat proclame l’État de Palestine et dans la foulée, le Parlement palestinien en exil vote son appui à une solution négociée du conflit sur la base des résolutions 242 et 338 de l’ONU, Perez de Cuellar, alors secrétaire général de l’ONU, répondait le 15 décembre à cette ouverture historique en octroyant aux représentations palestiniennes, jusque-là appelées ‘missions d’observation de l’Organisation de libération de la Palestine’, le titre ‘missions d’observation de la Palestine’. Or la Palestine, à la différence de l’OLP, n’est pas une organisation mais un pays. Il y avait là un premier pas -franchi en 1988- vers la reconnaissance.

Dès 1989, Yasser Arafat avait fait acte de candidature officielle pour admettre la Palestine en tant que membre à part entière de l’Unesco. A chaque session semestrielle de l’organisation, «Nous rappelions que nous avons une demande en sommeil, sans exiger de passer au vote. Or, en 2011, la Palestine demande l’admission immédiate. Les Américains ont voulu nous obliger à retirer notre candidature Sans contrepartie. Demande d’ailleurs assortie d’une menace de sanction à l’égard de l’Unesco qui se verrait privée de la contribution budgétaire annuelle des États-Unis...» Mais, fort de la solidarité des pays membres, le vote est emporté par 107 *oui* contre 14 *non*. «Ceux qui ont voté contre le faisaient, non contre notre participation aux activités culturelles, éducatives ou scientifiques de l’Unesco, mais

contre notre présence en tant que peuple au sein de l'Unesco. La France, après hésitation, a voté pour l'admission, sur injonction de l'Élysée et non du Quai d'Orsay qui s'est aligné sur la position américaine, son vote positif a fait changer l'avis de beaucoup d'États qui avaient annoncé leur volonté de s'abstenir ».

En somme, la demande palestinienne est satisfaite à l'Unesco depuis le 31 octobre 2011.

2.1- Les enjeux politiques et culturels

Avec l'admission de l'État de la Palestine comme membre à part entière à l'Unesco, la Palestine est passée « du statut de "territoires disputés" à celui de *pays* en voie d'être souverain, donc de *peuple* titulaire de droits, non d'une *population* dont les droits sont discutables ». A partir de ce moment le peuple palestinien devient de ce fait titulaire d'un droit à la souveraineté, à l'autodétermination et à une capitale. «Ce qui ramène la discussion sur la fin de l'occupation. Israéliens et Américains l'ont vite compris ». Car les Nations unies se sont engagées, dès le début, à aider tous les peuples à établir un État, et à ce que cet État soit membre à part entière des Nations unies. C'est que, pour les Palestiniens plus que pour tout autre peuple, la quête de la souveraineté est fondamentale. le Conseil de sécurité a dessiné les contours d'un État en exigeant le retrait d'Israël des territoires occupés en juin 1967 et le droit des réfugiés au retour ou à la compensation. La

Palestine admise comme membre à part entière, est désormais un État qui vote et signe les conventions internationales, «non seulement celles concernant le patrimoine, mais aussi celles qui régissent le présent et l’avenir, la culture, la préservation des sites archéologiques, la restitution des biens patrimoniaux volés...»

Il y a aussi des enjeux culturels liés à la mission de l’Unesco au niveau de la culture, la science et l’éducation. Et, «des enjeux de souveraineté qui sont moins visibles. Mais la Palestine est un pays occupé et, pour inscrire un site historique sur la liste du patrimoine, il faut avoir la capacité de prouver qu’on est en mesure de le préserver et de l’entretenir. »

En tant d’ambassadeur de la Palestine à l’Unesco, Sanbar suit de près le dossier de ses sites archéologiques. « Nous savons que la Palestine dispose d’une liste imposante de sites considérés par l’Unesco comme étant de ‘valeur universelle exceptionnelle’ » Au nombre de ces sites, l’église de la Nativité à Bethléem, première église officielle de la chrétienté bâtie par Constantin, la vieille ville d’Hébron/ Al-Khalil, qui a été inscrite le 2 juillet 2017, et la vieille ville de Jérusalem.

« Vous ne pouvez pas imaginer la violence au niveau de la procédure lors de l’inscription d’Hébron par exemple: il ne s’agissait pas simplement de décrire l’intérêt du site qui a les tombeaux d’Abraham, d’Isaac et de Jacob; la

présence des milliers de colons à Hébron rendait la question de souveraineté problématique ».

Il faut ajouter qu'Israël mène une politique d'annexion, les sites «sous son occupation «sont utilisés non seulement pour leur importance archéologique, historique, esthétique, mais pour dire qu'Israël est souveraine sur ces lieux... Les traces découvertes, qualifiées de juives, sont en fait hérodiennes, des vestiges de la période romaine... Aux yeux des colons, qui sont devenus des archéologues, ces traces prouvent la souveraineté exclusive des juifs. Nous avons tous les jours des violations des droits, que nous relevons... et déposons des plaintes... »

De plus, en Israël, le monopole de la fouille a été attribué à une association de colons «qui n'a aucun archéologue scientifique... C'est un fléau de folie sur l'archéologie comme légitimatrice d'une souveraineté... On est dans une logique où la strate la plus profonde prouve la propriété absolue et exclusive...»

Ainsi l'idéologie offre un champ de «délire absolu: Il y a une autre façon d'attaquer l'identité de l'autre, c'est en creusant. En disant, tu sais, il y a une trace de moi qui est plus profonde que ta trace à toi ; celui qui a une trace plus basse sous terre a plus de souveraineté. Donc, tout le monde creuse pour dire "voilà, j'étais là avant toi". Le problème de cette logique est que, si Israël devait l'appliquer, il devrait concéder ses territoires, ou justifier

des échanges entre les États... parce que la Cisjordanie possède plus de traces hébraïques et l'Israël actuel a plus de traces kénéaniennes!»

Or cette folie conduit à la catastrophe dès lors que, « quand ils (les archéologues) tombent sur une couche qui n'est pas hébraïque -en fait Hérodiennne- ils la détruisent, et quand ils trouvent une belle mosaïque, elle est mise au musée, le reste est détruit ou cimenté»

2.2- Particularités de Jérusalem

Historiquement, l'inscription de la vieille ville de Jérusalem⁽¹⁾ sur la liste du Patrimoine mondiale de l'Unesco, est faite en 1981 quand Arafat, président de l'OLP à l'époque, inquiet des projets d'annexion que trame Israël, demande à la Jordanie, dans l'attente du transfert du site de Jérusalem aux Palestiniens, de demander l'inscription, parce que c'est le Waqf jordanien qui avait la charge de gérer les lieux saints avant l'occupation. En 1982, Jérusalem sera inscrite à la liste du Patrimoine en péril. Mais «tout site nécessite la délimitation d'un pourtour de sécurité, d'une zone tampon. Dans le cas de Jérusalem, sa configuration fait qu'une partie de la zone tampon se trouve dans la partie ouest de la ville. Les Israéliens ont

(1) Conférence « La Palestine à l'Unesco » Midi de l'*iReMMo*, 23 mai 2013 : <https://www.youtube.com/watch?v=z7HOQZ3LueQ> , consulté 04/08/2019

voulu, à ce moment-là, une inscription commune... La Jordanie demande alors, parce qu'il y a occupation, que Jérusalem sera le seul site au monde inscrit sans zone tampon.»

E. Sanbar décrit les travaux de construction qui changent la ville « Il faut savoir que, depuis l'époque romaine, la porte de Damas a toujours été l'entrée principale et naturelle de la ville. On cherche à faire tourner la ville vers le nord de sorte que l'entrée principale s'ouvre vers l'ouest. Pour cela, on a prévu de bâtir le musée de la tour de David, un énorme musée de la coexistence ainsi qu'un hôtel luxueux, et, sous les remparts, un tunnel qui traversera la ville pour déboucher au Mur des lamentations, et de l'autre côté, sur le Mont des Oliviers un projet de téléphérique.

Or la construction du musée se fait à l'emplacement du plus vieux cimetière des musulmans datant du XVI^{ème} siècle, Mamilla. En face, de ce musée, on a démoli le bâtiment ottoman qui était le siège du Mufti et des tribunaux des affaires religieuses. Seule la façade serait conservée, mais ses belles calligraphies arabes ont été poncées. Le tracé des lignes de tramway a rayé des dizaines d'églises byzantines. Les travaux pour renouveler les infrastructures d'eau et d'électricité sont orientés vers des centres de contrôle qui se trouvent à l'ouest.

En outre les autorités informent les petits commerçants que les travaux de rénovation de la route qui va de l'entrée

de la mosquée jusqu'à la porte de Damas la rendra impraticable pendant deux ans. Le temps qu'il faudra pour qu'ils soient en faillite... Sans oublier le projet de métro qui traversera le jardin de l'église dominicaine, ce qui n'a pas été sans susciter une bataille qui occupe le temps du Consul de France, les Israéliens voulant accaparer l'église, au prétexte d'un non-paiement d'impôts. Or, pour la France, il s'agit d'un territoire français.

« Nous avons obtenu, poursuit Sanbar, qu'une mission d'archéologues scientifiques aille faire l'état des lieux. Or, depuis 2004, Israël ne laisse pas entrer les experts et limite l'accès à certains sites. Alors que la Convention de Genève ne donne pas à l'occupant le droit de toucher aux sites... »

VII - Sortir de l'impasse, positions des acteurs

1- États-Unis - Israël, éléments d'une relation particulière

Comment expliquer cette entente complice entre les États-Unis et Israël? Par l'intimité de leur projet, celui des sionistes de s'installer en Palestine et celui des Européens de s'installer dans le Nouveau monde, suggère E. Sanbar dans *La Palestine expliquée à tout le monde*: «Tous les deux sont nés d'une *disparition* de l'autochtone. Les *Peaux-Rouges* aux États-Unis se sont retrouvés dans les réserves comme les Palestiniens dans les camps de réfugiés. Les "Pilgrim Fathers", les pionniers de l'Amérique venus d'Europe, et les migrants juifs fondateurs d'Israël partageaient une même mythologie, la même lecture biblique du peuple élu, la même conviction du fondement de la légitimité à conquérir des espaces prétendument vides, la même certitude de représenter la quintessence du bien. Le remplacement des autochtones sera vécu comme une entreprise sans tache morale, sans injustice commise. Ce qui n'empêchera pas les interrogations éthiques de surgir plus tard, tant aux États-Unis qu'en Israël... États-Unis et Israël, chacun est le miroir de l'autre, au point qu'on ne sait plus qui des deux est le modèle ou le

reflet... Aucune donnée politique ou stratégique n'est en réalité plus forte que cette *identification mutuelle*»

Norman Finkelstein⁽¹⁾, dans un article de *La Revue d'études palestiniennes* traduit par Sanbar⁽²⁾, illustre très bien cette homologie entre États-Unis et Israël: *“A la veille de l'invasion européenne, la nation Cherokee (comptait) près de 30 000 membres, installés sur un territoire d'environ 320 000 km2... un siècle plus tard, la nation Cherokee était presque totalement dépossédée de sa terre”*.

Toutefois cette homologie n'est pas parfaite, car «notre chance fut d'être expulsés vers ce qui est notre prolongement, notre continuité humaine, nos frères arabes (...) les *Cherokee* n'eurent pas cette chance ».

1.1 Les États-Unis nouveau «protecteur» du sionisme

Visionnaire, Ben Gourion dès 1942 comprit que l'avenir dépendrait des États-Unis comme le rapporte E. Sanbar dans *La Palestine expliquée à tout le monde*, aussi décidait-il d'en faire le «protecteur» d'Israël. «En mai 1942, se tient à New York une conférence regroupant les

(1) Les écrits de l'Américain Norman Finkelstein. sur le conflit israélo-palestinien ont suscité des polémiques de par sa critique de ce qu'il appelé *“l'industrie de l'Holocauste”*

(2) N. Finkelstein, «Le verdict de l'histoire: le cas des Cherokees», *Revue d'études palestiniennes*, n° 5, 1995.

représentants des organisations juives américaines ainsi que la direction du mouvement sioniste en Palestine: David Ben Gourion, Haïm Weizmann ainsi que toutes les grandes figures historiques. Ben Gourion prononce alors un discours qu'il intitule "we look towards America" (Nos regards sont tournés vers l'Amérique). C'est un discours historique, car il annonce un changement d'alliance. Ayant très tôt compris que l'Empire britannique serait, à l'issue de la guerre, supplanté par les États-Unis, Ben Gourion place son mouvement sous l'aile d'un nouveau protecteur» C'est alors que les mouvements juifs américains, certes déjà solidaires du projet sioniste, deviennent très efficaces dans leur soutien.

A l'issue de la guerre, la Palestine de Ben Gourion apparaît, aux yeux des Américains, «comme un allié stratégique crédible et indispensable face aux ambitions de Staline. Cette politique étrangère des États-Unis coïncide par ailleurs avec la naissance des luttes anticoloniales ». Washington y voit une conjoncture favorable pour déloger les anciennes puissances, anglaise et française.

Le soutien diplomatique du président Truman à la création d'Israël est décisif en 1948. Depuis, le soutien des États-Unis à Israël devient multiforme, financier, politique et militaire, les États-Unis soutenant inconditionnellement l'armée d'Israël. Outre les aides multiformes de la diaspora juive, les aides passent par des institutions

communautaires centrales dont la mission est de défendre les intérêts d'Israël auprès des pouvoirs publics, et qui exercent des pressions quand c'est nécessaire sur les responsables politiques et médiatiques pour orienter leur diplomatie ou leurs interventions médiatiques dans un sens favorable à Israël.

1.2 Interactions politico-diplomatiques⁽¹⁾

Les relations privilégiées entre Israël et les États-Unis se nourrissent, au sein de la société américaine, de l'augmentation considérable de l'audience des chrétiens évangéliques, qui eurent leur heure de gloire au moment de la présidence de George W. Bush. Ce courant considère que le retour des juifs en Palestine s'inscrit dans le plan de la Providence et qu'il est indispensable à la seconde venue du Christ. Leur soutien à Israël devient un véritable impératif religieux.

Aussi, les néo-conservateurs, un courant intellectuel et politique qui voit dans l'hégémonie américaine un facteur positif pour la diffusion et la promotion de la démocratie, perçoivent-ils Israël comme un atout, une avant-garde *du 'monde libre' au Moyen-Orient*.

Mais, les relations privilégiées entre les deux pays ont été et sont toujours un désastre pour la paix au Proche-Orient. Après la guerre de 1967, les États-Unis, par

(1) Collage d'idées piochées surtout de ses interviews.

solidarité avec Israël, avaient empêché la mise en application de la résolution 242. Bien qu'ils n'aient jamais été impartiaux, ils sont devenus le seul et unique médiateur obligé entre les pays arabes et Israël dont ils ont fait leur "chasse gardée". Et, quand ils ne font rien, ils ne laissent pas les autres agir.

Sans parler du pire, à savoir la « tolérance » jamais démentie des États-Unis vis-à-vis des actions militaires intempestives d'Israël, de la colonisation... Ils garantissent contre vents et marées l'impunité d'Israël chaque fois qu'il viole le droit international.

La politique étrangère d'Obama illustre, selon E. Sanbar «la responsabilité gravissime du pouvoir américain dans l'impasse des négociations.» Il a trouvé un commentaire de presse qui synthétise au mieux cette situation: *he came to say good bye* (il est venu pour dire au revoir). Une fois élu, il débarque en Égypte et y fait un discours prometteur. «Il disait une rupture possible avec la diplomatie américaine. Mais, après... aucun acte». Il s'est adressé à la jeunesse israélienne, pour lui dire ce qui l'attend si Israël ne fait pas la paix... «Après son discours, il se présente à Ramallah et demande à Mahmoud Abbas: "Tu as écouté mon discours?" "Oui, c'est excellent, répond Abbas. Et Obama d'ajouter: *il faut que je te dise, je ne ferai rien d'autre* ».

Globalement, Sanbar pense que les Américains ont décidé de se retirer du conflit... Et s'ils proposent un plan

de paix il sera forcément inacceptable pour les Palestiniens... Aujourd'hui, Ils laissent les Israéliens jouer le rapport de force sur le terrain. Mais il avertit: « c'est un jeu dangereux » pour la paix.

2 - ''Schizophrénie nationale'' et peurs des Israéliens

Tous les gouvernements israéliens sans exception, ont encouragé, tout en parlant de la paix, l'installation de colonies qui rendent impossible aujourd'hui de tracer des frontières. Comment expliquer que l'on peut signer des accords d'une main et multiplier les colonies de l'autre?

«Des décennies durant, nous nous sommes posé la question de savoir si Israël voulait la paix. Aujourd'hui... il me semble⁽¹⁾ que le problème n'est pas que les Israéliens ne veulent pas de la paix, mais qu'ils ne *peuvent* pas la faire...» Pour une foule de raisons: *l'obsession* de la sécurité, la conviction que l'annexion est légitime, la peur qu'un pas véritable en faveur de la solution de *deux États* ne provoque une guerre civile avec les colons, etc. Cette sorte d'impuissance «est liée à une peur irrationnelle qui fait que chaque fois que l'État hébreu fait un pas vers la paix, il prend une mesure opposée qui la remet en cause...»

Que dire alors des sondages d'opinions qui montrent que

(1) <https://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/israel-60-ans/barnavi-sanbar.shtml> , consulté 04/08/2019

«les Israéliens sont majoritairement pour l'existence des deux États, mais en même temps, ils élisent des formations d'extrême droites farouchement opposées à cette solution?».

Zeev Sternhell⁽¹⁾ démonte le paradoxe qui frappe de ‘*schizophrénie nationale*’ Israël: *les colonies se sont étendues, leur population se compte désormais par centaines de milliers de colons, opposés à toute idée de dialogue ou de partage. Ceux parmi les Israéliens qui souhaitent l'avènement des deux États sont confrontés à un dilemme paralysant: laisser l'occupation se perpétuer ou, y mettre fin et aller vers la guerre civile. A quoi s'ajoutent, d'après E. Sanbar, les conséquences de « la droitisation extrême de l'appareil d'État israélien, le poids qu'ont les colons, qui sont quasiment aujourd'hui aux commandes dans l'armée de métier, des corps d'élites... Ils contrôlent des territoires de plus en plus étendus, prennent des décisions, le gouvernement israélien s'exécute et fait même de la surenchère.»*

Or, pour parvenir à une véritable paix, «chaque

(1) Historien israélien, lauréat en 2008 du Prix d'Israël, membre de l'Académie israélienne des sciences et des lettres, il a publié en 2018 dans *Haaretz* une tribune libre: «Nous ne voyons pas seulement un fascisme israélien grandissant, mais un racisme semblable au nazisme à ses débuts.» Il y affirme aussi que «l'occupation et l'apartheid dans les territoires occupés provoquent une dévastation morale.»

belligérant doit en quelque sorte s'imposer une violence intime à lui-même. C'est désormais à Israël de s'imposer cette violence. Serait-elle capable de se dégager de ses peurs?» Mais, quelles sont ses peurs? s'interroge E. Sanbar dans *Le droit du retour* ?

«Commençons par éliminer les peurs alibis... qui ne sont invoquées que pour tenter de se soustraire à la critique, de tromper les opinions et de se dégager de la pression internationale si elle devient pesante... Ces peurs-écran sont au nombre de trois: la prétendue suprématie militaire arabe présente ou à venir, la prétendue filiation arabe avec le nazisme... la prétendue histoire tragique des communautés juives arabes persécutées sans discontinuité par leurs concitoyens musulmans des siècles durant. Nul besoin de s'attarder à réfuter ces thèmes de propagande, même si certains en Israël, à force de se les répéter, ont fini par y croire dur comme fer ».

D'autres peurs, pas forcément fondées, mais concrètes et réelles:

- La peur "démographique" de perdre le caractère juif de l'État si on applique dans l'absolu le droit au retour.

- La peur de "rentrer dans les rangs" – Israël n'est pas un État comme les autres"- et de perdre par voie de conséquence l'immunité absolue dont joui à ce jour la politique israélienne.

- La peur de "son miroir". Il s'agit de la plus profonde des peurs, elle touche le territoire de l'intime. Cette peur opère d'une façon sourde dans le cœur des Israéliens. Elle se nourrit du fait que tout un chacun en Israël *sait* ce que fut le sort des Palestiniens. Elle alimente en permanence cette déchirure intérieure entre ce que les hommes affirment être et ce qu'ils savent qu'ils sont ».

3 - Propositions⁽¹⁾ palestiniennes pour sortir de l'impasse

* Arrêter la politique de faits accomplis et passer aux actes: gel des colonies, arrêt des destructions de maisons, démantèlement du "mur de séparation" conformément à l'avis de la Cour internationale de justice de La Haye.

* *Inverser* la procédure de négociations: un statut intérimaire, puis une négociation sur le statut final. Nous proposons une véritable rupture: fixer les frontières, la capitale et la date limite de fin de l'occupation. C'est-à-dire une Palestine dans les frontières de 1967, Jérusalem-Est comme capitale et un délai de deux ans.

* Il ne faut pas attendre d'un peuple qu'il abolisse son histoire et sa mémoire. Le droit au retour est un droit humain inaliénable. Pour les Palestiniens, il n'est pas négociable. Son application, en revanche, est négociable.

(1) Extraits et résumé de *Droit au retour, Être arabe, La Palestine expliquée à tout le monde*, op. cit.

* La reconnaissance de l'égalité des parties est vitale. Jusqu'à présent, les Palestiniens n'ont jamais été reconnus comme égaux en droits face aux Israéliens. Lorsque l'égalité, la justice, les droits seront au rendez-vous, les Palestiniens marcheront à grands pas vers la réconciliation.

* En ce qui concerne Jérusalem, ville où règne la confusion entre religieux et politique, « reconnaître à la ville sa place spirituelle qui appartient à l'humanité... Pour nous les enfants de cette terre, on oppose à leur familiarité des lieux l'immensité du sacré... Il faut aborder la ville, simplement... La négociation ne doit pas se situer sur un plan religieux. Il s'agit d'un territoire occupé auquel doit s'appliquer la résolution 242. Les autorités religieuses n'ont à intervenir que s'il s'agit de discuter de l'accès aux Lieux saints.

* Proposition d'un raccourci: reconnaître la Palestine à une grande échelle créerait des réalités incontournables: Il est établi que les relations diplomatiques entre les pays se traduisent par la présence des ambassades dans leurs capitales respectives. Si tous les pays qui ont reconnu la Palestine à l'Assemblée générale de l'ONU ouvrent des ambassades à Jérusalem-Est, ou transforment leur consulat existant en ambassade, cela équivaudrait à une reconnaissance de facto de Jérusalem-Est comme capitale. La France, par exemple, qui a un consulat à Jérusalem-Est, le transformerait en ambassade et, simultanément, transférerait son ambassade de Tel-Aviv à Jérusalem-Ouest: cela constituerait une

reconnaissance dans les faits des deux souverainetés sur la capitale, Jérusalem.

C'est un raccourci qui peut écourter les négociations.

4- La réconciliation⁽¹⁾ est le gage véritable de toute légitimité

Dépasser ses peurs suppose un changement radical qui serait à faire dans les esprits. Surtout que l'on constate un effondrement des mythes fondateurs... « sous les coups de la réalité⁽²⁾... Le mythe d'un certain usage de l'Histoire inféodée pour les besoins de la colonisation à un redoutable principe d'ordre quasi théologique.

Le deuxième mythe qui se brise aujourd'hui est celui du récit qui a longtemps prévalu quant aux circonstances véritables de la disparition de la Palestine en 1948 et de la relégation de son peuple dans le territoire de l'absence, de l'invisibilité.

La réalité est aujourd'hui affirmée par un acte de générosité absolue émanant des victimes Palestiniens. Ils acceptent de partager leur patrie et posent désormais le principe de voisinage possible souhaité dès lors que l'égalité, la justice et la réciprocité retrouveront droit de cité.

(1) Résumé libre, *Le droit au retour*, op.cit.

(2) Résumé libre de la préface du n° 26 de *la Revue d'études palestiniennes*, intitulée : *La bataille de Palestine, bataille de l'indépendance*, 1988.

5 - La nécessité d'une médiation, le cas de l'Union européenne

«La médiation d'une partie tierce est d'autant plus nécessaire que, jusqu'à présent, les négociations ont été menées dans le cadre d'un rapport de force qui est extrêmement déséquilibré »... D'autant plus, l'application des principes de la simultanéité et de la réciprocité nécessite un engagement des pays amis et l'intervention de l'Union européenne et de l'ONU. »

L'Europe a été pionnière quant à la prise en compte du facteur palestinien. Sa politique générale reprend les termes de la résolution 242. Le Conseil européen de Venise avait voté, en juin 1980, cette mention: *‘le peuple palestinien doit être mis en mesure d'exercer pleinement son droit à l'autodétermination, l'OLP devant être associée à la négociation.’* Le Conseil européen de Berlin (1999), lui, parlait de la création d'un *‘État souverain démocratique, viable et pacifique’*. Israël y voit un penchant pro-palestinien. Il admet que l'Europe ait une fonction d'*accompagnateur de la paix*, mais repousse tout encadrement multilatéral du processus de paix.

Actuellement « l'Union européenne finance le monopole américain sur les négociations et les Palestiniens à travers une aide à l'Autorité palestinienne, des aides au développement et des aides humanitaires. Mais les pays européens se trouvent dans la situation d'être les financiers

de l'occupation. Car, par peur d'un dérapage incontrôlé, ils envoient de l'argent pour que les salaires soient versés, pour reconstruire ce qui a été détruit, sans qu'aucun compte ne soit demandé à celui qui détruit... »

Bien que les sujets du Proche-Orient constituent une préoccupation constante, l'Europe demeure un acteur "marginal". «Ce déficit de puissance persistera tant qu'elle n'aura pas une politique étrangère et de défense communes.» En réalité, il n'est pas facile de lancer une action diplomatique concrète avec une exigence de consensus lequel suppose l'unanimité des vingt-huit pays membres et quand «l'Allemagne est réticente à être critique envers Israël et certains pays atlantistes refusent toute initiative pouvant faire de l'ombre aux États-Unis... »

Toutefois, l'article 2 de l'accord d'association entre l'Union Européenne et Israël indique que "*les relations entre les parties seront basées sur le respect des droits de l'homme et les principes démocratiques qui guident leurs politiques intérieure et internationale*". Certaines associations issues de la société civile ainsi que des forces politiques de gauche réclament la suspension de l'accord d'association, ce qui priverait Israël de l'exemption des droits de douane sur le marché européen.

Enfin, l'Europe devrait «conditionner tout renforcement des relations à la relance d'un processus de paix qui aboutit à un État palestinien indépendant et viable ».

5.1- L'exemple d'une initiative française non aboutie⁽¹⁾

Jusqu'à l'arrivée de Nicolas Sarkozy au pouvoir, la France a eu un rôle de leader en Europe pour défendre les droits des Palestiniens et pour le respect des résolutions de l'ONU qui s'y attachent. Constatant l'immobilisme des négociations, la France a organisé à Paris, en janvier 2017, une conférence internationale de paix. Si ni les Palestiniens ni les Israéliens n'y ont participé, elle a rassemblé près de soixante-dix pays ainsi que l'ONU et l'Union européenne. Le but de la conférence, fondée sur la résolution du Conseil de sécurité du 23 décembre 2016, adoptée grâce à l'abstention américaine, était de sortir du *statu quo* et de fixer les termes d'une solution 'à imposer'.

Fruit de concertations et rencontres entre Français, Palestiniens et Américains, la démarche française n'était pas du goût des Israéliens: revenir aux frontières de 1967, faire de Jérusalem la capitale de deux pays, traiter la question des réfugiés selon les dispositions prévues dans le plan de paix arabe de mars 2002 ne leur convenait pas. Mais Laurent Fabius, avant de quitter le ministère des Affaires étrangères, avait fait une déclaration «empoisonnée, selon un diplomate»: “Si la conférence ne réussit pas, la France reconnaîtra unilatéralement l'État de Palestine”. D'où un débat inextricable: à partir de quel résultat pourrait-on considérer que la conférence avait réussi?

(1) Résumé d'après une transcription
<https://www.youtube.com/watch?v=0ZuwDQW68OQ>

Après un flottement, on avait fini par considérer que la réussite n'était pas que la conférence aboutisse, mais simplement qu'elle se tienne !

En conclusion, les Européens tentent parfois des initiatives, mais les Américains et/ou les Israéliens viennent les stopper. Le problème, c'est que les Européens se taisent.

6- L'âne choisi comme emblème par Mahmoud Darwich

Un souvenir⁽¹⁾ illustre au mieux la dérision qui caractérise la fin des récits historiques à *la Sanbar*, comme s'il fallait conclure le tragique par une touche drôle.

«C'était pendant le tournage du film de Simon Bitton et moi, *La terre, comme la langue*, titre inspiré d'un vers de Mahmoud Darwich qui dit: 'Et la terre se transmet comme la langue'⁽²⁾. Cette scène se déroule en Palestine, en Cisjordanie plus exactement. Le paysage est rural. Face à la caméra, Mahmoud, qui dit que cette terre a connu de prophètes, de conquérants, de cultures, se rend compte à un moment donné qu'un âne au sommet d'une colline, regarde la scène. Avec la vivacité qu'on lui connaît, Mahmoud enchaîne immédiatement sur l'âne: '*Regardez cet âne. Les armées passent, les conquêtes défilent, des envahisseurs s'en vont, d'autres viennent mais lui est là, qui reste là, et nous regarde avec ironie. Il pourrait figurer sur notre drapeau !*

(1) *Notre France, op. cit.*

(2) Simone Bitton et Elias Sanbar, *Mahmoud Darwich, et la terre comme la langue*, 1998.

Bio-Bibliographie d'Elias Sanbar

Recherche et Enseignement:

- 1971-1980: Chercheur à l'Institut des études palestiniennes, Beyrouth Liban
- Fondateur et Rédacteur en chef de *La Revue d'études palestiniennes*, 1981-2006, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Chargé de cours, Université de Paris VII-Jussieu, 1988-1990.
- Visiting Professor, Princeton University, Princeton, USA, 1991.

Diplomatie:

- En charge de la préparation des dossiers des négociations de paix. Coordination et synthèse des travaux de 46 chercheurs et techniciens, palestiniens, arabes et internationaux. (1989-1991)
- Membre de la délégation palestinienne aux négociations de paix israélo-palestiniennes, Madrid 1991, Washington 1992/1993
- Chef de la délégation palestinienne aux négociations multilatérales de paix sur les réfugiés, 1993-1997
- Ambassadeur, observateur permanent de la Palestine auprès de l'UNESCO 2006-2011
- Ambassadeur, délégué permanent de la Palestine auprès de l'UNESCO, depuis 2011

Distinctions

- Prix de la Francophonie de l'Académie Française, 2005
- Commandeur des Arts et des Lettres, 2011
- Prix Unesco-Sharjah pour la culture arabe, 2016

Publications

- *PALESTINE 1948, L'EXPULSION*, Les livres de la Revue d'études palestiniennes, 1984.
- *LES PALESTINIENS DANS LE SIECLE*, Textes et photos, Gallimard, « Découvertes », 1994, 2007.
- *PALESTINE, LE PAYS A VENIR*, éditions de l'Olivier, 1996.
- *LE BIEN DES ABSENTS*, Actes Sud, 2001.

- *LES PALESTINIENS: LA PHOTOGRAPHIE D'UNE TERRE ET DE SON PEUPLE DE 1839 A NOS JOURS*, éditions Hazan, 2004.
- *FIGURES DU PALESTINIEN: IDENTITE DES ORIGINES, IDENTITE DE DEVENIR*, Gallimard, « NRF Essais », 2004.
- *DICTIONNAIRE AMOREUX DE LA PALESTINE*, Plon, 2010.
- *LA PALESTINE EXPLIQUEE A TOUT LE MONDE*, Editions du Seuil 2013.

Avec Farouk Mardam-Bey:

- *JERUSALEM , LE SACRE ET LE POLITIQUE*, Sindbad/Actes Sud, 2000.
- *LE DROIT DU RETOUR*, le problème des réfugiés palestiniens, textes réunis Sindbad/Actes Sud, 2002.
- *ETRE ARABE*, Entretiens avec Christophe Kantcheff, Sindbad/Actes Sud, 2005.

Avec Farouk Mardam-Bey et Edwy Plenel

- *NOTRE FRANCE*, Actes Sud, 2011.

Avec Stéphane Hessel

- *LE RESCAPE ET L'EXILE*, Israël-Palestine. Don Quichotte, 2012.

Avec Bruno Fert

- *LES ABSENTS* Le bec en l'air, 2016. Bilingue français/anglais

Traductions de Mahmoud Darwich

- *AU DERNIER SOIR SUR CETTE TERRE*, Actes Sud, 1994.
- *POURQUOI AS-TU LAISSE LE CHEVAL A SA SOLITUDE?* Actes Sud, 1996.
- *LA PALESTINE COMME METAPHORE*, traduction des entretiens avec le poète Abbas Beydoun, Actes Sud 1997.
- *LA TERRE NOUS EST ETROITE*, Editions Gallimard, 2000. Préface inédite et choix de Mahmoud Darwich.
- *LE LIT DE L'ETRANGERE*, Actes Sud, 2000.
- *MURALE*, Actes Sud 2003.
- *ÉTAT DE SIEGE*, Actes Sud, 2004.
- *NE T'EXCUSE PAS*, Actes Sud, 2006.
- *COMME DES FLEURS D'AMANDIER OU PLUS LOIN*, Actes Sud, 2007.
- *LA TRACE DU PAPILLON*, Actes Sud, 2009.
- *LE LANCEUR DE DES ET AUTRES POEMES*, Actes Sud, 2010.

- *NOUS CHOISIRONS SOPHOCLE et autres poèmes*, Actes Sud, 2011.
- *L'EXIL RECOMMENCE*, Actes Sud, 2013.
- *PRESENTE ABSENCE*, Actes Sud, 2016.
- Traduction de *l'histoire véridique de la conquête de la Palestine*, Walid Khalidi, hors-série de la Revue d'études palestiniennes
- Travaux sur l'image et la Photographie
- Sous la direction de, avec...
- Badr El-Hage, *Des Photographes à Damas, 1840-1918*, Marval, 2000.
- Fouad Debbas, *Des Photographes à Beyrouth, 1840-1918*, Marval, 2001.
- Malek Alloula, *Alger photographiée au XIXe siècle*, Marval, 2001.
- Sophie Ristelnueher, *WB*, Catalogue d'exposition, Diffusion Seuil, 2005.
- *Keep your eye on the Wall*, Textuel & Amnesty international, 2013.
- *Jérusalem et la Palestine ; Le fond photographique de l'École biblique de Jérusalem*, Hazan, 2013.
[avec S.Tamari, N. Al-Jubeih, E. Aubin, J-M. de Tarragon],
- Collaboration à des œuvres cinématographiques
- Jean-Luc Godard, *Ici et Ailleurs*, 1974
- Simone Bitton, *Palestine, Histoire d'une terre*, 1997
- Simone Bitton, *Mahmoud Darwich, et la terre comme la langue* 1998
- Jean-Luc Godard, *Notre musique*, 2004
- Jean-Luc Godard, *Film socialisme*, 2010
- Collaboration à des spectacles d'art dramatique
- *Une saison en poésie*, 6 spectacles, Direction Alain Milianti, Le Havre, janvier-mai 2006.
- *Ali Baba*, Mise-en-scène de Macha Makeïeff, création le 13 mars 2013 au Théâtre de La Criée, Marseille.
- Contributions multiples dans le *Revue d'études palestiniennes*:
- Articles, traductions, chroniques, préfaces, participations à des entretiens, rencontres, tables rondes et débats.

Articles & Entretien avec médias français, arabe et internationaux:

Al-Nahar, Al-Karmil, Arab Studies Quarterly, Cahier d'études stratégiques, CIRPES, Carrefour des littératures, Confluences, Contretemps, Corriere della Sera, Critique, D'encre et d'exil, Centre Georges Pompidou, Diario 16, Différences, El Pais, Enquêtes, EHESS, Face aux murs, Gulliver, Hérodote, L'Autre Journal, L'Autre Regard, La langue française vue d'ailleurs, La Revue des deux mondes, Le Grand Tour, Musée Nicéphore Niepce, Le Monde mensuel, Le Monde, Le Nouvel Observateur, Le Printemps du politique, le Monde où il va, Le trimestre psychanalytique, Les Actes de la DGESCO, centenaire de l'agrégation d'arabe, Les Belles Étrangères, Les Cahiers de l'Orient, Les Cahiers du GREP, Les Echos, Les Moments littéraires, Libération, Panorama, Panoramiques, Penser la méditerranée des deux rives, Peuples méditerranéens, Philosophie, Points de départ, Institut de l'image, Politica Internazionale, Politis, Portrait, Punto Final, Revue d'études palestiniennes, Shu'ûn Filastiniyya, Théâtres au cinéma, Youssef Chahine, Trafic.

Sélection d'interviews et débats:

- <https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cdLqjgz/rbaMo6>
- <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Elias-Sanbar-Dictionnaire-amoureux-de-la-Palestine>
- <https://www.theatre-contemporain.net/spectacles/Ali-Baba/videos/>
- <https://marsactu.fr/elias-sanbar-et-macha-makeieff-hakawatis-des-milles-et-une-nuits/>
- https://www.saphirnews.com/Israel-Palestine-les-integrismes-ennemis-de-la-paix_a18276.html
- http://lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=33&nid=3646
- <https://www.youtube.com/watch?v=SCEoRBqxmoA>
- <https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cdLqjgz/rbaMo6>
- <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/230117/notre-soiree-sonnons-lalarme>
- <https://www.youtube.com/watch?v=0ZuwDQW68OQ>
- <https://www.letemps.ch/monde/elias-sanbar-on-train-faire-sortir-arabes-scene>
- <https://www.franceculture.fr/personne-elias-sanbar.html#biography>
- https://www.ritimo.org/IMG/pdf/elias_sanbar.pdf
- https://www.youtube.com/watch?v=CXE09b_C0Do
- http://www.irenees.net/bdf_fiche-documentation-628_fr.html
- https://www.youtube.com/watch?v=11_zG1ley_A&t=29s
- <https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue-27-fevrier-2017>

